

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

TOUTE LA COUPE
DE FRANCE



PARC DES PRINCES : Marseille-R. C. Paris (6-2). — Les Marseillais se sont nettement et superbement qualifiés pour les demi-finales de la Coupe de France. Supérieurs dans tous les compartiments du jeu, ils firent montre, en outre, d'une vitalité et d'un dynamisme qui en font les favoris de l'épreuve reine. Voici une superbe action d'Asnar, qui a confirmé sa brillante forme actuelle. Evitant l'obstruction de Diagne, il a shooté en force en direction des buts. Décision mal récompensée... la balle passant de peu à côté.



Le sport

Les gens

Les faits

VINGT mille spectateurs pour le match de lutte Deglane-Savoldi ; vingt mille spectateurs pour le match de boxe Al Brown-Sanghili, on ne peut dire qu'il y ait une crise du spectacle sportif à Paris. Par contre, les vedettes se font plus rares, surtout en boxe. Les organisateurs sont un peu responsables. Au lieu de servir le sport en profondeur en recherchant les jeunes sujets intéressants, en développant les rencontres préliminaires, en établissant un véritable recrutement des boxeurs, ils se sont trop longtemps contentés d'user et d'abuser de la vedette, sous le prétexte que cette vedette est seule capable d'attirer la foule. Mais quand les vedettes se retirent, on ne trouve plus personne pour les remplacer. La résurrection d'Al Brown, chantée par Jean Cocteau, n'est pas un remède. Il faut avoir des vues plus larges et plus originales.

Les footballeurs de l'armée britannique n'ont pas semblé dignes de la juste réputation du football britannique. Ce sont des amateurs et d'assez faibles amateurs. Les joueurs français les ont dominés avec une facilité qui les exemptait de prendre leur tâche trop au sérieux. Mais ce qui m'a frappé, c'est le grand nombre de spectateurs massés sur les gradins du Parc des Princes, un jeudi après-midi. L'organisation actuelle du travail et des loisirs devrait permettre à toute notre jeunesse de faire du sport

bien davantage. Hélas ! je n'ai pas l'impression qu'elle sache profiter des heures creuses qui eussent fait le ravissement des aînés !

Le basket-ball — que nous avons toujours encouragé, si sincèrement ! — a connu de grandes heures et un immense public, on le sait, à l'occasion du match France-Lituanie. Souhaitons que les jeunes gens qui ont assisté à cette soirée ressentent le désir de jouer au basket-ball, un sport vif et athlétique qui n'effraie pas les mamans, comme le football et le rugby, ainsi que me disait récemment un proviseur sportif.

Ainsi, nous reverrons Antonin Magne sur les routes du Tour de France, mais à vélo. Le sage coureur a longuement mûri sa décision et l'on peut être assuré qu'il se présentera dans les meilleures conditions au départ. Le jeune Vietto a déclaré l'autre jour : « Maintenant, je sais souffrir et j'ai bon espoir ». Belle parole qui nous montre qu'on ne saurait être traité de radoteur lorsqu'on répète aux jeunes avides de briller dans les compétitions : « Travaillez, travaillez et ne vous laissez pas griser par les premiers succès. Le sport est une école de volonté et de ténacité. Et l'on n'a rien sans effort, sur terre ! »

RENE LEHMANN.

Devant le succès des émissions de Match, le poste Radio-Cité a décidé de les inscrire dorénavant tous les lundis, de midi 5 à midi 20. Lundi dernier, Match a présenté devant le micro M. Laurent Eynac, ancien ministre, qui a parlé de l'enquête de Match sur l'aviation féminine ; le cycliste Albert Gabard et son entraîneur Juby ; le professeur Chailley-Bert ; le champion scolaire de cross Lalou, etc... Ecoutez tous les lundis, de 12 h. 5 à 12 h. 20, l'émission de Match sur l'antenne de Radio-Cité. Speakers : René Lehmann et le docteur Philippe Encausse.

Des muscles en 30 jours

NOUS LE GARANTISSONS

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de muscles ». En trente jours nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de 4 centimètres les muscles de vos bras et de 12 centimètres ceux de votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince ; nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène, et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

EN CENT CINQUANTE JOURS

Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail ; mais, dès le septième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps nous vous demanderons simplement de vous regarder dans une glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement de la tête aux pieds.

NOUS AGISSONS EGALEMENT SUR VOS ORGANES INTERIEURS

Nous vous ferons heureux de vivre. Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention ; ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles, nous travaillons aussi ceux qui commandent et contrôlent les organes intérieurs. Nous les reconstituons et nous les vivifions, nous les fortifions et nous les exerçons. Nous vous donnerons une joie merveilleuse : celle de vous sentir pleinement en vie. Une vie nouvelle se développera dans chacune des cellules, dans chacun des organes de votre corps, et ce résultat sera très vite atteint. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles dont la prééminence vous énerveille, la fermeté, mais nous vous donnons encore l'ENERGIE, la VIGUEUR, la SANTE. Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre : nous garantissons ce que nous avançons : FAITES-VOUS ADRESSER par le DYNAM INSTITUT le livre GRATUIT : « Comment former ses muscles » (l'Education physique de la nation française). Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir. Vous verrez que la faiblesse actuelle de votre corps est sans importance, puisque vous pouvez rapidement développer votre force musculaire avec certitude.

Ce livre est à vous : il suffit de le demander. Il est gratuit, mais nous vous prions de bien vouloir joindre 2 francs en timbres-poste pour frais d'envoi. Une demande de renseignements ne vous engage à rien. Postez le bon dès maintenant pour ne pas l'oublier.

BON GRATUIT à découper ou à recopier

DYNAM-INSTITUT (Section A 50)
25, Rue d'Astorg. — PARIS (8^e)

Veuillez m'adresser, gratuitement et sans engagement de ma part, votre livre intitulé : « Comment former ses muscles » (l'Education physique de la nation française), ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 2 francs en timbres-poste pour frais d'envoi.

Nom

Adresse



MARCEL THIL vient de faire remise de ses divers titres à la Fédération française de Boxe et à l'International Boxing Union...

Marcel Thil est parti cette semaine pour une tournée de cirque qui l'occupera largement pour le reste de la saison...

Ceux qui espéraient le voir défendre une dernière fois ses titres, dans une bataille qui eût constitué comme sa soirée d'adieu au ring, sont déçus — les boxeurs qui estimaient avoir des chances de devenir ses adversaires le sont plus que tout le monde. Ils ne sont pas loin de penser et de dire que Marcel Thil s'est dérobé au dernier devoir d'un grand champion : « mourir » dans le ring... Se dérober ? C'est un reproche qu'on peut difficilement adresser à Marcel. Un coup d'œil sur sa carrière suffit à s'en convaincre...

Marcel Thil nous a-t-il quittés sans tambour ni trompette ? S'est-il esquivé à l'anglaise ? A-t-il reculé devant la possibilité d'une défaite qui l'eût empêché de se retirer en beauté ? Je me suis posé toutes ces questions. Et après les avoir bien remuées, démontées dans ma tête, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il y avait, après tout, une personne capable d'y répondre... Marcel Thil, lui-même...

Après sa séance quotidienne d'entraînement, Marcel Thil est passé me voir. Oui, l'ancien

— Alors, cette fois, c'est bien fini... « Elle est morte... » On ne te reverra plus jamais à la bataille ? ai-je dit pourtant à Marcel d'un coup.

Marcel Thil n'a pas bronché. La question que je lui pose, il se l'est déjà posée lui-même sans aucun doute. Ce n'est pas un émotif, l'homme qui dormait comme un enfant à la veille d'affronter les combats les plus meurtriers...

Il a sorti une cigarette anglaise, m'a demandé du feu, sans que son œil gris-bleu quitte le mien. Où veut-il en venir, celui-là, semblait s'interroger Marcel.

Mais je n'en sais rien moi-même, mon pauvre vieux, a-t-il enfin répondu. C'est tout de même extraordinaire : tout le monde semble savoir mieux que moi ce que l'avenir nous réserve... Boxerai-je ? Boxerai-je pas ? Ça dépend de tant de choses !... Enfin, écoute, Bob, j'ai boxé pendant douze ans, sans laisser passer une possibilité de me battre... J'ai gagné de l'argent ? Oui, pas mal, mais beaucoup moins qu'on ne l'imagine généralement. Non, je ne vais pas jusqu'à me plaindre, mais je ne suis pas encore des « deux cents familles »... J'ai perdu mon titre de champion du monde — tu sais comment... — je viens de rendre à la Fédération les titres qui me restaient... Du coup, mes successeurs éventuels n'hésitent plus : je me « dégonfle ». Je me sens trop vieux pour songer à remonter sur le ring. J'ai peur d'être battu. Que ne disent-ils pas ?... Est-ce que je n'ai pas le droit de gagner ma vie tranquillement et sans douleur ? Et ces jeunes ne voudraient-ils pas considérer que j'ai été plus qu'honnête avec eux en rendant de moi-même des titres que j'aurais pu traîner encore quelques mois aux quatre coins de la France ? Ils désirent me succéder ? Voilà mon héritage !... Que veulent-ils encore ? Boxer avec moi ? Inscrivez à leur record une victoire sur Marcel Thil ? Eh, eh ! Je comprends assez cela !... Mais, je regrette : impossible pour le moment... J'ai



champion du monde continue à s'entraîner. Dame ! il ne faut pas que les populations rurales se fassent d'un champion du ring l'idée d'un monsieur qui s'ennuie vers la quarantaine précédé d'un best-of de gastronomes, pas vrai ?... Je ne sais pas. Marcel Thil est victime de la loi physique qui veut qu'un athlète s'empâte dès qu'il cesse de se soumettre aux rigueurs de l'entraînement, en tout cas, il n'y paraît point, seule la bascule pourrait nous fixer à ce sujet. Au reste, c'est bien possible. Ce n'est sans doute pas pour les seuls besoins de la publicité que Taitard annonçait, il y a quelques semaines, que Marcel Thil boxerait désormais dans les mi-lourds. Mais l'essentiel, pour les gens du cirque — je n'aime pas l'expression « gens du voyage » qui évoque, dans l'esprit des connaisseurs un tout autre milieu que celui du cirque — l'essentiel, donc, pour ceux qui sont appelés à voir encore Marcel Thil dans le ring forain, est que l'ancien champion conserve sa silhouette.

En tout cas, Marcel a conservé la « gueule » qu'on lui connaît. Ce masque, qui nous le faisait comparer à un gladiateur romain et que ses adversaires lui ont ciselé au cours de ses premières batailles, semble « fixé » une fois pour toutes. Si Marcel souffre moins en ce moment aussi, on ne le lit guère qu'à des signes peu apparents : traits un peu moins tirés, yeux moins enfoncés peut-être sous les arcades sourcilières couturées. Son allure est la même, pas rapide — un peu raccourci par l'habitude d'approcher l'adversaire. Les années sont passées sur Marcel Thil sans le changer et on me dirait que, demain, cet homme qui sourit dans le fauteuil du visiteur va disputer dans le ring du Palais des Sports une grande bataille que je n'en serais pas autrement surpris. Fini, ce gars solide, conservé en pleine puissance par une vie saine, une force et une santé peu communes ? Je n'arriverai jamais à me faire à cette idée...



autre chose à faire... Trop vieux ? Nous en reparlerons...

Et Marcel Thil s'interrompt pour sourire, les dents serrées, pendant que d'un réflexe ses muscles gonflent les manches de son veston. Trop vieux, cet athlète taillé dans le granit ? Non, vous dis-je...

— Et même, je me promets une joie : je ferai l'impossible pour assister au moins à la finale de la compétition de poids moyens qu'on organise pour me trouver un successeur... C'est ce soir-là que je saurai, mais ce soir-là seulement, si je boxerai encore... Tu ne trouverais pas cela marrant : Marcel Thil, challenger du champion de France, à trente-quatre « piges » et des ?... Ça n'est pas impossible. Si j'ai l'impression, par exemple, que mon titre est entre les mains d'un gars qui ne me semble pas à la hauteur...

On reverra donc Marcel Thil en combat ? Vous êtes maintenant à même de vous faire, au même titre que moi, une opinion. Mais on n'a pas eu la boxe comme maîtresse pendant douze ans, pour la plaquer comme ça, d'un seul coup, aussi facilement... Souvenez-vous de cela...

ROBERT BRE.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

AL. BROWN

RE-NOUVEAU CHAMPION



pas à l'esprit. Si Sangchili fut dépossédé de son titre, s'il n'arriva pas à détruire, plus ou moins adroitement, l'actif de son rival, il doit s'en prendre à lui-même. La chance eût peut-être tourné à son avantage s'il avait livré bataille plus tôt, s'il avait pris ses risques plus tôt. Bien sûr, il aurait pu être battu de manière plus décisive... Mais il lui restait la grande chance de conjurer un sort avec lequel il entamait trop tardivement une lutte désespérée mais presque fatalement vaine.

JEAN DE LASCOUMETTES.

★ ★

SEMAINES assez calmes sur tous les fronts. On ne peut avoir toutes les semaines deux ou trois championnats du monde à se mettre sous la dent. L'Elysée-Montmartre nous offrait un programme intéressant du point de vue sportif, mais d'apparence un peu mince. Deux espoirs poids moyens, Pankowiak et Kid Floran, ont décroché un match nul après avoir témoigné pendant tout le combat d'un grand respect l'un pour l'autre. Nous attendions une bataille échevelée, nous dûmes nous contenter de dix rounds d'observation. C'est bien triste un combat de puncheurs sans punch... Mais le dernier combat de cette soirée nous vengea du match vedette, Marinelli et Manicacci échangèrent sans répit, pendant dix rounds, une rafale de coups sans résultat officiel. Quel entrain ! Certes, Marinelli avait bien semblé plus précis que le petit Corse, mais celui-ci avait fait preuve d'un tel courage que la décision de match nul fut bien accueillie. Brave Manicacci, il accepte les coups les plus durs avec une telle désinvolture et une telle endurance qu'il nous fait un peu peur...

Si le combat qui opposait Sangchili à Al Brown n'avait duré que l'espace de dix rounds, nous aurions assisté, grâce à l'homme de Panama, à la plus éclatante, à la plus brillante, à la plus spirituelle démonstration de boxe. Nous garderions seulement le souvenir d'un artiste dominant de sa virtuosité un obscur tacheur. A force de perfection, cette supériorité même du boxeur de classe eût été pénible comme une iniquité.

★ Car, durant les deux premiers tiers du combat, Al Brown avait joué — à un jeu certes dangereux — avec un adversaire qu'une prudence exagérée tendait à faire paraître encore plus malhabile ou mieux dominé. C'était, avec toute l'élégance dont peut faire état Al Brown, quand il est en belle forme, sûr de lui, une leçon de virtuosité, si tant est que la virtuosité soit une qualité à laquelle on arrive par la seule étude. Mobile jusqu'à en être insaisissable, brisant tous les élan d'une adroite pichenette de sa gauche — une pichenette qui, répétée vingt fois au cours d'un seul round, ne devait pas laisser que d'être douloureuse — brisant net toute velléité d'attaque, déjouant à l'instant précis le plan qui s'ordonnait, manœuvrant à sa guise et semblant faire durer le plaisir en dilatoire. Al Brown accumulait les points, assurait de reprise en reprise une victoire qui, dès la première minute, semblait suspendue à l'agrément de son direct du droit.

★ Las ! ce direct n'arrivait point. Il n'arrivait pas pour la bonne raison qu'il ne partait pas. Où eût-il trouvé son but essentiel, sur quel point vulnérable se fût-il abattu, une garde invulnérable et qu'aucune feinte ou astuce ne pouvait faire se relâcher, couvrant un adversaire trop avisé, trop obstiné, pour, à quelque moment que ce fût, risquer une chance douteuse ?

★ Al Brown ne put pas placer sa droite. Ce fut la lacune dans son œuvre que le brio semblait rendre parfaite. Cette lacune, ce faillit être la ruine de ses espérances. Ce fut en tout cas la cause d'un désappointement confus. Il manquait à ce merveilleux travail une conclusion qui paraissait logique pour avoir été si bien amenée. On l'éprouva pleinement, quand le combat changea d'âme, quand Sangchili sortit de sa coquille, ayant gardé ses forces vives intactes et que Al Brown, lassé, traînait d'une extrémité à l'autre du ring le désespoir, aux semelles de plomb, né de la vanité de ses précédents efforts.

★ Ce furent ainsi d'ultimes reprises pénibles, heurtées, confuses. Sangchili savait qu'il fallait maintenant jouer son va-tout. Il s'y décidait avec une fougue, une furia d'homme de son sang et de son soleil. Il s'y décidait d'autant mieux qu'il éprouvait l'inanité des réactions de son rival, qu'il ne craignait plus la perfidie de poings

que la fatigue faisait tomber. Il n'y avait plus chez Al Brown que du courage, la farouche volonté de ne pas abandonner le bien qu'il avait mis dix rounds à amasser, l'habileté, à certains moments presque inconsciente, d'économiser les minutes, voire les secondes. Durant les derniers tiers du combat, mises à part quelques réactions de Brown chez qui se ranimait l'étincelle du champion, Sangchili boxait une ombre, une ombre enveloppante et dont il ne savait ruiner l'emprise.

★ A la fin du quinzième round, Al Brown était proclamé vainqueur. C'était justice. Le combat avait duré une heure. Au long de quarante minutes, Al Brown avait fait des merveilles. Au long de vingt minutes, Sangchili avait poursuivi

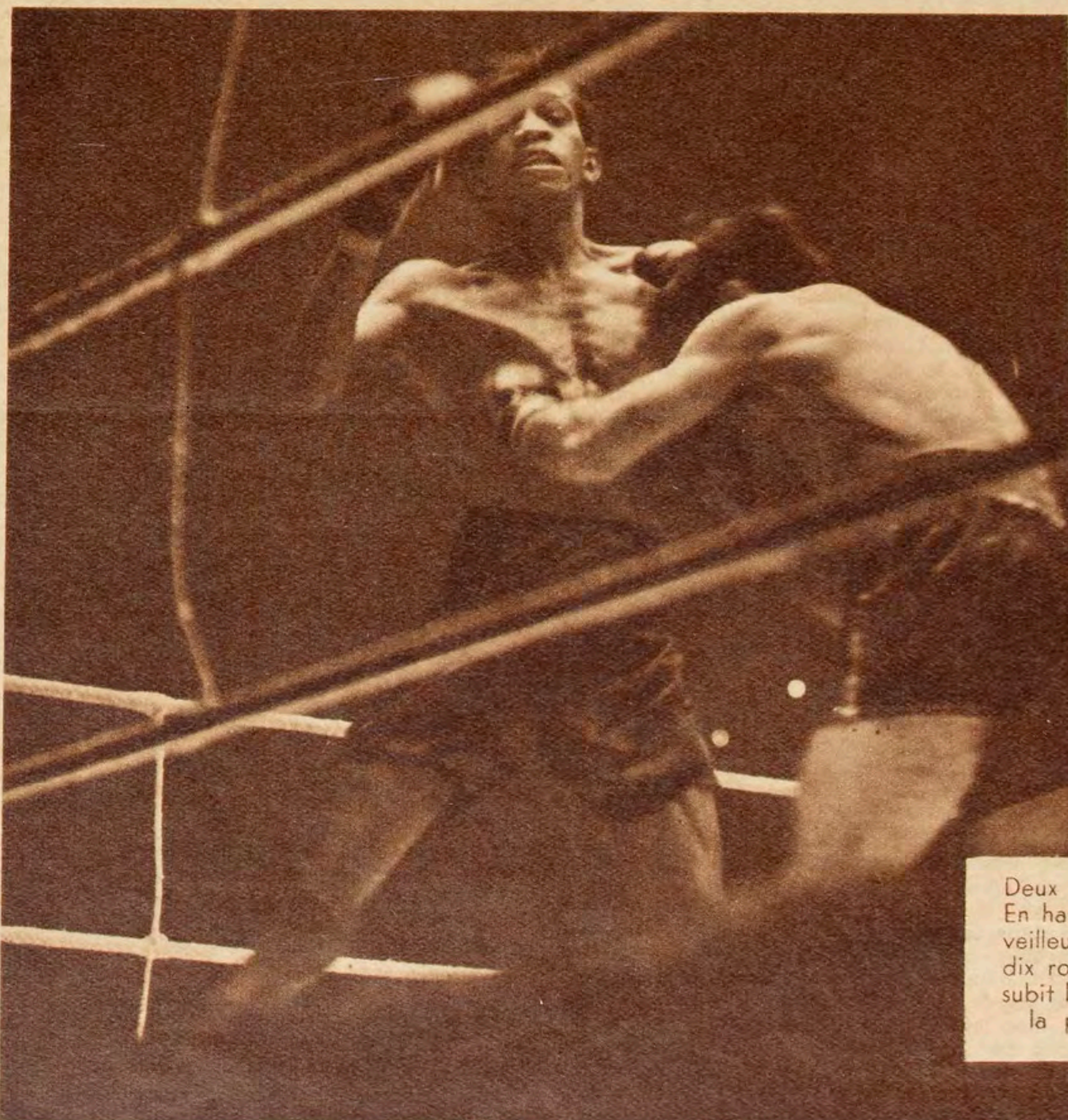
un âpre travail de destruction. Il ne faut pas être grand mathématicien pour démêler en faveur de qui penchait le fléau de la balance !

★ Nul doute que si le combat eût été au finish, Sangchili ne l'eût emporté ! Mais tel n'était pas le cas, et il nous faut juger selon les règles qui présidaient à celui-ci. Al Brown était mort ? Mais ne voit-on pas s'effondrer des athlètes la ligne d'arrivée franchie ? Et fait-on cas de leur plus ou moins bon état de fraîcheur ? Si Al Brown n'a pu « avoir » Sangchili par k. o., à la suite du brillant travail qu'il avait présenté, il n'en reste pas moins que ce travail fut brillant. En peut-on dire exactement autant de la manière de Sangchili qui, lui non plus, ne put conclure ? La comparaison ne vient

Cette fois, ce n'est pas le Midi qui a bougé, mais le Nord... Frank Harsène a quitté sa bonne ville de Valenciennes pour venir hasarder sa réputation devant le Marseillais Young Manfré. Il s'en est d'ailleurs admirablement tiré puisqu'il en est reparti avec une victoire aux points dans sa valise. Quand Frank Harsène revient-il à Paris ? Plus au Nord, à Lyon, le Roumain Theodorescu a ajouté une nouvelle victime à une liste de méfaits déjà copieuse. C'est l'Italien Mortale, cette fois, qui heurta le plancher au quatrième round et y resta pour le compte. Theodorescu pourrait peut-être passer par Paris, maintenant ? Il y a ici des garçons qui ne demandent pas mieux que de lui donner la réplique... Ne serait-ce que Rebel, par exemple. Certes, Paulot vient de se faire battre à Milan par l'Italien Orlandi, mais j'aimerais voir le match revanche, ici, à Paris... C'est une impression, comme cela...

Aux Etats-Unis, Henry Armstrong a perpétré ses deux matches hebdomadaires. A Chicago, Johnny Rightmire a fait deux rounds devant lui. C'est que Armstrong n'avait que juste le temps de sauter dans le train pour se rendre à New-York où l'attendait une autre victime, un certain Charles Barn qui, lui aussi, ne fit que deux rounds... Il est question d'un match entre « Homicide » Armstrong et Pedro Montanez, « l'Ouragan Tropical », pour le 18, au Madison Square Garden de New-York. Il est probable que « le coup » ne se présentera pas tout à fait de la même façon, ce soir-là... Pedro n'est pas de ceux qui se couchent facilement...

ROBERT BRE.



Deux images caractéristiques du combat. En haut : Al Brown jouant du gauche, merveilleusement — et c'est la synthèse de dix rounds. En bas : Al Brown, désespéré, subit l'assaut furieux de Sangchili — et voilà la physionomie des dernières minutes.

Paris disparaît de la Coupe de France que peuvent guigner encore le Nord, la Lorraine, le Sud-Est et la Normandie

Voici trois ans que je note de curieuses, d'étonnantes, de stupéfiantes similitudes entre la Coupe d'Angleterre et la Coupe de France. Je suis bien forcé encore aujourd'hui de constater qu'à vingt-quatre heures de distance une épreuve a été calquée sur l'autre et a donné des résultats absolument comparables.

Samedi, les deux derniers clubs londoniens encore en course, Brentford et Tottenham Hotspur, ont été éliminés par leurs rivaux. La capitale anglaise n'est plus dans la Coupe.

Vingt-quatre heures plus tard, les deux équipes parisiennes encore debout, Racing et Red Star, échouaient, elles aussi, s'inclinaient, battues l'une par Marseille, l'autre par Le Havre.

Quels sont les demi-finalistes de la Coupe d'Angleterre ? Deux clubs de première division, Preston et Sunderland, et un de seconde : Aston Villa. Un match est à rejouer entre Huddersfield et York.

Qui retrouve-t-on dans les demi-finales de la Coupe de France ? Deux clubs de première division : Marseille et Metz, et un club de seconde division : Le Havre. Un match est à rejouer entre Lille et Fives.

N'allons pas plus loin. Admettez seulement que ces comparaisons sont suggestives.

J'ai assisté dimanche à la rencontre Marseille-Racing dont René Lehmann vous parle par ailleurs. Rarement, même au temps de ses plus grands succès, l'Olympique de Marseille m'a fait aussi grande impression. Rarement l'équipe de Bruhin m'a semblé aussi solide, aussi robuste, aussi rapide, aussi forte dans toutes ses lignes. Rarement aussi je l'ai vue jouer un football aussi direct.

Ah ! le labeur entrepris et poursuivi par ces dévoués qui ont nom Blanc et Eisenhoffer, pour ne citer que ces deux noms sinon la liste serait trop longue, porte ses fruits.

C'est la méthode de jeu qui est surtout plaisante. Elle est essentiellement basée sur la longue passe vers les ailes et le déplacement de jeu à travers le terrain. Grâce à une ligne de demis qui n'a peut-être pas d'égale en France, Marseille pratique cette tactique de façon magistrale. Que ne voyons-nous la majorité de nos grandes équipes employer les mêmes principes ! Car c'est du jeu français, du jeu direct sans fioritures, mais efficace.

Le grand succès des Messins sur Cannes est à citer en second. Quoique le onze lorrain soit mieux placé dans le Championnat que son rival azuréen, ce dernier, grand spécialiste de la Coupe, partait favori, et à juste titre, de la rencontre. Or, non seulement Metz n'a pas été battu, mais il a su contenir son adversaire, le dominer et lui infliger en définitive une défaite des plus nettes.

Depuis sa victoire sur Excelsior de Roubaix, Metz a pris pleine confiance de ses moyens. Et quoique Backhuys, le fameux avant-centre néerlandais, ne soit pas qualifié pour jouer la Coupe, le onze lorrain paraît de plus en plus redoutable. Tel est le travail d'Herlory et Magnier. Ces deux-là aussi ont droit aux honneurs de la citation.

Vous qui aviez vu les footballeurs havrais éliminer en huitième de finale de Coupe, à Saint-Ouen, l'O.G.C. Nice, pensiez-vous vraiment que l'équipe normande s'avèrerait de taille à briser la marche au succès du Red Star, qu'elle ferait trébucher le onze de Saint-Ouen ?

Sans doute pas, bien que lors de son match contre l'équipe azuréenne, la formation havraise ait montré qu'elle était d'une belle classe.

Aux Bruyères, devant une foule énorme, par un temps splendide, les hommes de Jasseron, de Povolny, de Wita ont réussi à tenir en échec Gonzalès et ses coéquipiers, puis à les battre au cours des prolongations.

Le Havre, c'est « l'équipe qui grimpe » et qui est fort capable de n'en pas rester là. Tout ce qu'on lui souhaite, c'est, étant donné les efforts qu'elle doit fournir à la fois dans le championnat et dans la Coupe, de ne pas arriver en fin de saison essoufflée pour avoir couru deux lièvres à la fois. D'ores et déjà, en tout cas, Le Havre est digne de la Division nationale. Nous en avons la preuve. Que Vassenet qui préside et Schneider qui manage en soient félicités.

Enfin, disons un mot de cet ardent choc Fives-Lille, de ce rude derby qui eut pour scène le terrain d'Excelsior et qui devra se rejouer puisque, à l'issue des prolongations, les deux équipes étaient toujours à égalité (deux buts partout).

Les Fivois doivent se mordre les doigts. Mener à six minutes de la fin par deux buts à zéro et se voir rejoindre, cela peut sembler un coup du sort. Les « Dogues » ont encore réalisé, grâce à Van Dooren et Bigot, quelque chose de réellement sensationnel. On remettra ça le 17, et peut-être à Paris.

En conclusion, voici quatre régions représentées aux demi-finales de Coupe. Le Nord, puisque, de toute façon, ce soit Lille ou Fives, c'est un Nordiste qui restera debout, la Normandie grâce au Havre, la Lorraine en vertu du succès de Metz, enfin le Sud-Est grâce à la belle victoire de Marseille.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'Olympique de Marseille fait figure désormais de grand favori de l'épreuve ?

C'est une grande semaine internationale que nous venons de vivre. A Paris s'est d'abord déroulé l'un des trois matches du Tournoi triangulaire. Et l'Armée Française, battant largement sa rivale britannique, a posé à nou-

veau sa candidature pour la trophée Kentish. L'équipe anglaise n'était pas très forte, mais, d'autre part, le onze français n'a pas poussé à fond. Et son succès, obtenu par cinq buts à zéro, aurait pu, dans d'autres circonstances, s'aggraver. Des cinq buts, deux ont été acquis par Asnar et trois par Bigot qui réalisa ainsi un superbe « hat-trick ». Mais ces deux hommes ne furent pas les seules vedettes de la journée. Gundolff, le jeune ailier gauche de Belfort, fut une révélation pour les douze mille spectateurs du match, et Stanis comme Da Rui de vraies confirmations.

Dimanche prochain, l'ultime rencontre du tournoi se jouera à Bruxelles, sur le terrain de l'Union Saint-Gilloise. L'Armée belge, qui réussit à l'emporter, elle aussi, à Londres, sur les Britanniques, par 6 buts à 1, attendra de pied ferme nos représentants. Au vainqueur le tournoi. Et si la rencontre se termine par un match nul, à la France la palme.

★

Revenons à notre Championnat, avant d'en terminer, pour noter que Sochaux, battu la semaine passée à Marseille, a dû se contenter d'un match nul devant Excelsior, au stade de la Forge. Il n'empêche que l'équipe de Mattler conserve une large avance sur ses rivaux et qu'elle est digne de décrocher encore cette année le titre de champion.

MARCEL ROSSINI.

Marseille a torpillé le Racing

Quel beau spectacle qu'un match de Coupe de France disputé sous un ciel d'azur tout frotté d'un précoce printemps, au Parc des Princes envahi par une foule immense et enthousiaste. Quatre cent quarante mille francs de recette, une paille !

Marseille était favori. Marseille gagna. Il avait tous les atouts pour lui : la rentrée de deux équipiers « frais » : Zernani et Donnenfeld ; la bonne condition d'un Asnar aux shots formidables, d'un Kohut toujours incisif et dangereux ; la sûreté d'une ligne intermédiaire dont Bruhin est le pilier vigoureux ; l'adresse de deux arrières décidés et d'un bon gardien de buts. Le Racing souffrait, lui, de l'absence de Hiden, supérieur de loin à Liermann, de Kériver, de Zabalo. On mit Jordan à l'arrière et il s'y montra médiocre.



PARC DES PRINCES : MARSEILLE-R. C. PARIS (6-2). — Liermann, s'il a dû concéder six buts, n'a pas à supporter la responsabilité de la majeure partie. Voici une belle détente du gardien parisien.

Malgré leur bonne volonté les Besse et les Ozanne ne sont pas précis et sûrs. Couard, l'avant-centre, a perdu son perçant et manque de mobilité. Le tacticien Veinante a paru découragé et lent. Seuls, Mathé, malgré la déplorable conclusion des remarquables tentatives qu'il sait amorcer, et Diagne, à qui on ne peut tout de même pas demander l'impossible, furent brillants.

Aussi Marseille a-t-il gagné de loin, se montrant sous son meilleur jour : rapide, opportuniste, objectif, dynamique, en un mot. A la mi-temps, Marseille menait par deux buts (Asnar, Zernani) dont le premier était dû à une erreur incompréhensible de Jordan passant la balle, après hésitation, à son portier surpris de la réception et renvoyant mal l'ustensile. Le Racing, à quelques reprises, s'était montré mordant et résolu. Malheureusement Mathé, en très bonne position, ratait deux fois des buts qui paraissaient tout faits.

En seconde mi-temps, il y eut un « rush » magnifique du Racing qui bouscula son adversaire et se tint pendant plus de dix minutes dans les buts de Marseille, réussissant à marquer par l'intermédiaire d'Ozanne, qui battit d'un shot de dix-huit mètres le vigilant Pardigon. Las, ce fut un feu de paille ! Un but splendide, marqué d'un shot plongeant par Asnar, redonna l'avantage à Marseille qui devait marquer trois fois encore à la suite d'échappées de Kohut ou de Zetelli

alors que le Racing obtenait un second but, grâce à Besse. Mais jamais Marseille ne donna l'impression du pouvoir baisser pavillon.

Ce fut du vrai jeu de Coupe. Les longs dégagements, les coups de pied à suivre se succédèrent. Plus rapides, bien soudés, beaucoup moins hésitants, les Marseillais firent apprécier un jeu viril, souvent étincelant sinon toujours de haute qualité. Au Racing, on joua trop souvent à l'aveuglette, d'une manière étreinée et sans ressort. A vouloir aider leurs attaquants à marquer, les arrières parisiens donnèrent à leurs adversaires démarqués plusieurs occasions dont ils surent profiter. Victoire, donc, indiscutable, et qui hausse les actions de Marseille dans la Coupe de France. Bon arbitrage de M. Capdeville qui court comme un lapin.

RENE LEHMANN.

Metz a « tombé » Cannes

Lyon, de notre envoyé spécial.

C'est une sorte de « belle » que, dimanche, par un temps splendide et devant une foule considérable (la recette atteignit 120.000 francs), le Football-Club de Metz et l'Association Sportive de Cannes jouaient au Stade municipal de Lyon.

Une première fois, à Lille, Metz avait éliminé Cannes, une deuxième fois, à Sochaux, Cannes avait éliminé Metz.

Mais les leçons du passé avaient mieux profité aux Messins qu'aux Cannois. La formation lorraine se présenta, en effet, avec une équipe plus complète et en meilleure condition, en même temps qu'avec une méthode plus rationnelle et plus sérieusement appliquée que son adversaire. A ce point que si l'on considère le jeu fourni par les joueurs de l'Est, on ne voit pas trop lequel d'entre eux pourrait encourir de graves reproches, du fait qu'il n'aurait pas fait de son mieux ce qu'on exigeait de lui.

Au contraire, on ne trouve pas beaucoup de lauriers à distribuer aux Cannois. Les trois demis azuréens s'attelèrent avec conviction à la tâche écrasante qui leur était dévolue. Begnis, qui remplaçait Andoire, ne ménagea pas sa peine, et Babinek mena quelques belles attaques lorsque, à la fin de la deuxième mi-temps, Marchal, son garde de corps personnel, lui laissa enfin quelque liberté.

Il semble que Cannes confia presque uniquement à sa bonne étoile le soin d'assurer sa qualification. Au contraire, Metz ne négligea rien.

Les « ennemis publics » cannois Franceschetti et Babinek furent surveillés de très près, le premier par Fosset — un pilier remarquable —, le second par Marchal.

Et tout au long de la première mi-temps, la supériorité messine ne cessa de s'accuser nettement. Une faute grossière de Vandini, qui se laissa tromper inexplicablement par un centre de Lauer qui passa par dessus sa tête pour entrer directement dans les filets, fournit aux Lorrains leur premier but à la vingt-quatrième minute de la première mi-temps.

Les réactions azuréennes ne devinrent nombreuses et vraiment dangereuses qu'après la pause. Mais le rempart messin renforcé, cimenté par Fosset paraissait solide, inexpugnable même.

A la trente-septième minute de la deuxième mi-temps, Babinek ayant été chargé et étant tombé, l'équipe cannoise s'arrêtait, attendant un coup de sifflet qui ne vint pas. Cependant ses rivaux n'attendirent pas, eux, et Cabanes, s'étant approché, passait facilement Vandini. Enfin, quatre minutes avant la fin, Marchal lançait Hess qui clôturait le score.

Le succès des Messins, qui causera peut-être quelque surprise par son ampleur, est cependant mérité. Le team lorrain, qui a su s'organiser, a produit fort bonne impression alors que les Cannois ont semblé fatigués.

EMM. GAMBARDILLA

Le Havre

élimine de justesse le Red Star

Rouen (de notre envoyé spécial).

Se qualifier en coupe par un score d'un but à rien, ce but étant acquis sur un penalty, n'est certes pas des plus glorieux. Et l'on pourrait, selon que l'on est partisan du Havre ou du Red Star, parler de chance ou de malchance.

Le Havre cependant méritait sa victoire de façon plus probante qu'un but acquis sur pénalité. Jouant avec plus de conviction, plus de cœur aussi dans l'ensemble, les Normands imposèrent le plus souvent leur domination. Et n'eût été par instants — au début principalement de la seconde mi-temps qui avait vu les Havrais repartir en force — la précipitation devant les buts de leurs attaquants, que les hommes de Pépi Schneider auraient vu leur ardeur généreuse récompensée sans que l'on dût avoir recours aux prolongations.

Déjà, dès le coup d'envoi, les Havrais qui jouaient de façon plus homogène que leurs adversaires parisiens, avaient pris et conservé un long moment durant le commandement des opérations. Et coup sur coup Gonzalès dut renvoyer sur trois shots très secs dont l'un rencontra malencontreusement la barre.

Moins bien soudés, se défendant alors le plus souvent, les redstarmen s'avèrent pourtant les plus dangereux devant les buts. Il était évident que malgré sa meilleure volonté et sa vitalité le poids léger Rabia ne pouvait prétendre à faire oublier Bernardi, dont l'absence était un lourd handicap. Le jeune Nord-Africain réussit cependant à compléter de façon satisfaisante le trio défensif que Jasseron menait avec sa belle autorité coutumière et où Schlegel confirmait sa classe.

Heureusement, car si les vainqueurs eurent pour eux la majorité des actions, le danger créé par les incursions parisiennes fut plus aigu, et si l'aile gauche Dowall-Keenan avait fait montre de plus d'opportunité, en délaissant le figloage, Schlegel eût été plus fréquemment alerté.

Sur le jeu pratiqué, peu à dire. Meilleur onze au Havre, et surtout meilleure ligne intermédiaire, dont Fievet fut le plus en vue. Bonne rentrée de Nemeur et fort belle partie de Witta qui, malgré sa blessure, fut le meilleur attaquant avec Lecomte déchainé.

Il est à souhaiter pour les Havrais que la rentrée de Bernardi soit proche. Après quoi il ne leur reste plus qu'à espérer en la faveur du tirage au sort pour les demi-finales.

H. T.

L'Olympique Lillois et Fives devront recommencer

(Lille, de notre envoyé spécial.)

Mener un match de Coupe par 2 buts à 0 six minutes avant le coup de sifflet final, et se laisser remonter, in extremis, voilà qui semble impardonnable. En fait, les Fivois, qui avaient eu pour eux la première mi-temps et qui menaient au repos par un but d'avance, avaient eu quelque peine à augmenter leur avance. Dominés dès la reprise, après que Lille eut apporté quelques modifications dans sa formation (Delassus passant inter droit, Laurent demi droit et Ruban à l'aile gauche), les banlieusards nordistes avaient cependant réussi à marquer un second point, en conclusion d'une échappée. La tactique à observer était bien simple alors. Les Fivois ne surent s'y adapter. Lille, au contraire, qui n'avait plus qu'à risquer le tout pour le tout, n'y manqua pas. Les Dogues se donnèrent à fond à l'attaque, y compris la défense. Ce qui leur permit de réussir, à la quatre-vingt-quatrième minute de jeu, à combler une partie de leur handicap, par Van Dooren qui reprit de la tête, au milieu d'un paquet de joueurs, un coup franc tiré par Cléau. Dalheimer n'avait pu intervenir.

L'émotion était à peine calmée que, profitant du désarroi fivois, Bigot égalisait, deux minutes plus tard, sur passe de Leroy.

On dut recourir aux prolongations. La physionomie du match jusqu'alors justifiait la marque. Une mi-temps pour chaque camp, dont les défenses supportèrent le gros travail, avec un avantage très marqué pour celle de Lille.

Les prolongations, quoique s'avérant stériles, fournirent la belle. Les Fivois, d'abord, accusant davantage que leurs vis-à-vis la fatigue, baissaient nettement de pied. Et sans Dalheimer, Lille enlevait alors sa qualification dont les priva une légère erreur de Bigot qui hésita à suivre sur un envoi de Leroy. Les Dogues, fatigués après le changement de camp, desserrèrent alors leur étreinte, et on en resta là.

Fives a laissé échapper une chance qui semblait unique. Il est à prévoir qu'il ne la retrouvera pas aussi belle le 17.

A. V.

LE HAVRE BAT LE RED STAR



ROUEN (de notre envoyé spécial). — Le Havre-Red Star (1-0). — Gonzalès a fait une belle exhibition à Rouen. Et ce n'est que sur un penalty qu'il s'avoua vaincu. Voici une de ses attitudes, alors qu'il est dangereusement pressé par Frigerio. Au fond : Witta. A gauche : Séméria.



ROUEN (de notre envoyé spécial). — Le Havre-Red Star (1-0). — Une nouvelle intervention de Gonzalès, qui, sur corner, a prolongé du poing la trajectoire de la balle que Witta s'apprêtait à reprendre de la tête. De gauche à droite, en outre : Dupuis, Nemeur, Laporte et Cros.



ROUEN (de notre envoyé spécial) : Le Havre-Red Star (1-0). — Jasseron, arrière gauche et capitaine du H. A. C., a confirmé son excellente classe. Le voici intervenant heureusement sur une action de Keenan qu'il dépoussède de la balle.



ROUEN (de notre envoyé spécial) : Le Havre-Red Star (1-0). — Nemeur, qui effectuait sa rentrée après deux mois d'inactivité, a prouvé qu'il n'avait rien perdu de son dynamisme. Le voici passant en force, malgré l'intervention de Laporte. A g., Meuriss. A dr., Cros.

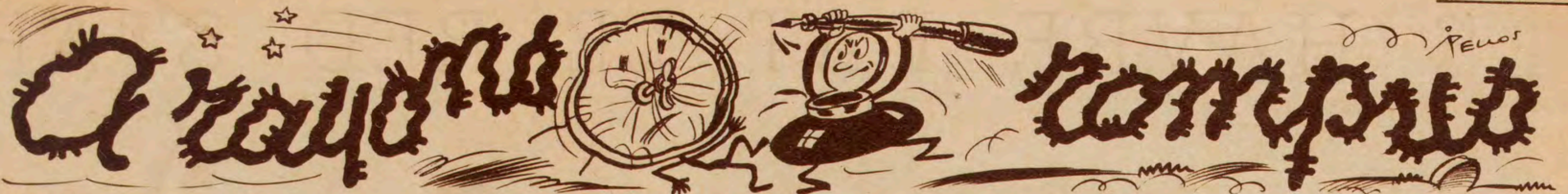
METZ BAT CANNES



LYON (par belino) : Metz-Cannes (3-0). — Et voici la surprise des quarts de finale. Renversant les pronostics, Metz a aisément éliminé Cannes, spécialiste de l'épreuve. Voici un centre lorrain qui sortira de justesse, comme en témoigne la position de Vandini. A gauche, Muller.



LYON (par belino). — Metz-Cannes (3-0). — Comme à l'habitude, Hess a été un des meilleurs attaquants messins. Le voici réceptionnant, en bonne position, une passe. A droite : Ignace.



MAURICE Ville a deux amours.

Comme Joséphine Baker.

Amélie-les-Bains et son gros chien.

Amélie-les-Bains ? C'est là qu'il trouve son équilibre, qu'il respire enfin à pleins poulmons. Son gros chien ? Oh ! c'est une autre histoire, car son gros chien, c'est son gagne-pain. Fort exactement comme nous avons l'honneur de vous le dire : son gagne-pain. Ce n'est pas un chien savant, ni un chien sauteur, ni même un chien équilibriste. Son gros chien ? Mais vous le connaissez tous et vous l'applaudissez à chacune de ses sorties, car son gros chien, ce n'est autre que l'Allemand Erich Metzke...

Maurice Ville ne l'appelle que comme ça : « Mon gros chien ».

— Vous l'avez vu, il a une bonne tête de saint-bernard. Lorsqu'il vous met la main sur l'épaule, le plus gentiment du monde, vous fléchissez. Et lorsqu'il vous parle, on a l'impression qu'il aboie ! Sa voix est profonde, grave, et on l'entend, je vous jure ! Avec ça, fidèle comme un bon toutou, pas méchant pour deux ronds, toujours d'accord, toujours prêt à vous suivre partout. Je l'aime bien, mon gros chien.

Naturellement, au quartier des coureurs, on ne parle plus que de Ville et de son chien et une collecte est ouverte pour lui offrir une chaîne d'argent...

EN somme, c'est un nouveau surnom à ajouter à la liste déjà longue.

Michel Pecqueux — toujours lui — dressait, l'autre jour, cette fameuse liste :

— Il y a le Lion (Paillard), la Brebis (Mouton), le Loup (le soigneur de Minardi), Renard (mon propre soigneur), Patte de Biche (Soucard), Poulain (qu'on revait de temps à autre), le Frelon (Georges Wambst), la Gazelle (Lacquehay, parfois) et d'autres, bien d'autres, auxquels je ne pense pas...

— Et ce monsieur, là-bas ?

— C'est Louis Delblat, le directeur du Zoo...

ON s'étonne rarement, entre coureurs.

Pourtant, Lacquehay a épaté ses camarades, l'autre dimanche, lors de son match-poursuite contre Minardi.

On en a parlé toute la semaine, au Vél d'Hiv', et tous les entraîneurs, amis ou adversaires de Lacquehay, ont eu l'idée d'offrir une souscription pour offrir à l'ancien routier une médaille d'or en souvenir de sa remarquable performance. C'est un geste qui méritait d'être signalé. Mieux, d'être souligné. « Match » ne pouvait manquer de le faire.

CERTAINS journaux girondins n'ayant pas eu notre discrétion, ce n'est plus un secret pour personne : Lucien Faucheu va devenir, à bref délai, directeur sportif du nouveau stade de Bordeaux. Il était candidat à cette direction depuis de longs mois. Un seul concurrent s'était révélé : Julien Moineau, et Faucheu semble l'avoir débordé dans les derniers cinquante mètres.

La lutte, il est vrai, était inégale. Un sprinter contre un routier !

Malgré tout, Faucheu n'avait cessé de s'entraîner. Une surprise n'est-elle pas toujours possible ?

REMARQUEZ que Lucien Faucheu n'a encore rien dit à personne. Lorsqu'on l'interroge, il répond évasivement : « Oui, peut-être... » Et lorsqu'on se montre trop pressant, il détourne la conversation.

Comme c'est un conteur qui vaut son pesant d'or, on prend plaisir à l'écouter, et on oublie ses questions. L'autre après-midi, Lucien Faucheu avait pris Macron en point de mire. Macron, c'est un ancien sprinter de second plan, garçon de bonne famille qui supposait avoir de réelles qualités pour devenir un grand coureur, et Faucheu s'était pris d'amitié pour lui, le conseillant... et allant même jusqu'à lui recommander, sagement, d'abandonner un métier pour lequel il n'avait pas de dispositions particulières.

— Mais rien à faire, expliquait Faucheu, Macron ne voulait rien savoir et un jour il vient me trouver, l'air mystérieux. « Je risquerai le tout pour le tout, Lucien, il faut me donner... » « Te donner, dis-je, mais tu es fou, ce ne sont pas des procédés. » « Si, répliquait-il, je me moque de ma santé... » Mécontent, je résolus de lui donner une petite leçon. « Tu viendras

me voir, dans ma cabine, deux heures avant la course. » Et aussitôt j'achetai des grains de Vals. J'en limai cinq bien soigneusement afin de faire disparaître les inscriptions et j'attendis mon Macron de pied ferme. Le grand jour arriva. L'un et l'autre nous fûmes exacts au rendez-vous. Je pris des mines de conspirateur. « Attention, personne ne nous suit ? Veux-tu fermer la porte à double tour ? Allez, vas-y, les cinq d'un coup... »

« Pâle, tremblant comme une feuille, mais craignant d'être ridicule en refusant, Macron ferma les yeux... et mes cinq grains de Vals disparurent. »

— Et alors ?

— Alors ? Au moment de l'appel de la première série, on ne trouva pas Macron. Il éprouvait de trop sérieuses difficultés avec ses intestins. Et il a été guéri du doping pour le restant de ses jours...

me voir, dans ma cabine, deux heures avant la course. » Et aussitôt j'achetai des grains de Vals. J'en limai cinq bien soigneusement afin de faire disparaître les inscriptions et j'attendis mon Macron de pied ferme. Le grand jour arriva. L'un et l'autre nous fûmes exacts au rendez-vous. Je pris des mines de conspirateur. « Attention, personne ne nous suit ? Veux-tu fermer la porte à double tour ? Allez, vas-y, les cinq d'un coup... »

« Pâle, tremblant comme une feuille, mais craignant d'être ridicule en refusant, Macron ferma les yeux... et mes cinq grains de Vals disparurent. »

— Et alors ?

— Alors ? Au moment de l'appel de la première série, on ne trouva pas Macron. Il éprouvait de trop sérieuses difficultés avec ses intestins. Et il a été guéri du doping pour le restant de ses jours...

ILS étaient trois : Cosson, Gamard et Mangin, qui avaient décidé de partir ensemble sur la côte d'Azur pour participer au Grand Prix de la ville de Cannes. Désireux de réduire les frais, ils demandèrent à l'un de leurs camarades de les emmener en voiture, et, au jour prévu, ils se retrouvèrent avec les vélos, les valises, dans la rue où ils avaient rendez-vous, à sept heures du matin.

A neuf heures, ils attendaient encore. Alors, inquiets, ils téléphonèrent à leur ami.

— Eh bien ! mon vieux, on t'attend...

— Hein, quoi, vous m'attendez ? Mais qui est là ?

Ah ! c'est vous, oui, eh bien ! bon voyage, moi j'ai sommeil... Quoi, j'avais promis ? Bien sûr, bien sûr, seulement, hier, j'ai gagné aux courses, pour une fois qu'à m'arriver ! Alors, vous comprenez, prendre la voiture, aller à Nice, non j'ai trop sommeil, au revoir...

Pour une sale blague, c'en était une. Cosson et Mangin firent, cependant, contre mauvaise fortune bon cœur.

Mais Gamard, furieux, voulait aller tirer les oreilles du lâcheur. On le retint et, en désespoir de cause, il partit à vélo à la gare de Lyon où il prit le premier train en partance pour Nice.

Et c'est ce jour-là — bien mauvais souvenirs, pour un début de saison — que Léon Level perdit son ticket pour Nice...

FELIX LEVITAN

LAUCK EN VEDETTE...



DEUX hommes viennent de se mettre en vedette, à l'occasion du Grand Prix de la Ville de Cannes : Lauck et Frosio. Ils ont terminé route dans roue sur la Croisette. Lauck l'emportant au sprint, cette fois, alors que, l'an dernier, il avait dû se contenter de la seconde place derrière l'Italien Martano.

Et Lauck, à l'occasion de ce Grand Prix de la Ville de Cannes, a démontré qu'il était déjà en excellente condition physique.

Aussitôt on s'est posé la question : Lauck, l'éternel second, va-t-il enfin connaître la vedette ?

Nous en avons l'intime impression. Peu de

coureurs, en effet, sont doués comme il l'est. Excellent au train, bon grimpeur de côtes, infatigable, Lauck, au surplus, est doué d'une pointe de vitesse que Le Grevès lui-même redoute quelque peu. C'est tout dire... Mais Lauck est aussi un bon garçon. Un trop bon garçon, pas méchant pour deux sous, et qui ne sait pas toujours serrer les dents lorsqu'il le faut. Peut-être a-t-il enfin appris, et ce n'est pas nous qui le regretterons, car Lauck pourra lutter à armes égales, non seulement avec ses compatriotes, mais aussi avec les meilleurs routiers étrangers.

Un autre coureur s'est imposé : l'ex-indépendant de l'A.S. Roma, Elie Frosio. Encore un poulain à Pierrard. Et encore un bon sprinter !

Deforge et Mallet, de leur côté, ont été très remarqués.

Certes, les grands « as » n'étaient pas là, mais le passé ne nous a-t-il pas appris que les animateurs des courses azuréennes étaient toujours des plus dangereux en début de saison ?

QUE LES DOCTEURS VEILLENT !

UN club de la région parisienne a dû refuser plusieurs dizaines de licences à des jeunes dont un examen médical a signalé la fragilité du cœur. Que voilà donc une bonne, une excellente et rassurante mesure ! On voudrait que chaque club pût, au moment du renouvellement des licences, se montrer aussi prudent, aussi avisé. Le contrôle médical s'impose ; le contrôle médical doit être imposé. On ne doit plus avoir l'occasion de trouver, au départ de certaines épreuves cyclistes, des anatomies si pitoyables qu'on se sent le désir de donner le conseil à ceux qui les exhibent de ne pas prolonger le regret que fait naître la confusion entre l'éducation physique nécessaire et le sport de compétition, nuisible lorsqu'il n'a pas, à sa base, les possibilités premières.

On vient d'inaugurer officiellement, à la Ligue vélocipédique belge — et le ministre de la Santé publique, M. Wauters, présidait à cette inauguration — les installations du service médical spécial. Une pléiade de notabilités put se rendre compte de l'effort fourni et commenté par le docteur qui a bien voulu se charger du soin de diriger ce service si utile. Un bel exemple qui devrait être, chez nous, un bon conseil.

Bien sûr, on se préoccupe, dans certains clubs, de cet état physique des jeunes gens qui désirent pratiquer le sport cycliste et nous en connaissons dont les efforts, sous ce rapport, sont remarquables, leur résultat étant, par ailleurs, des plus heureux. Et leur nombre augmente toujours, devant l'indéniable utilité des précautions prises. Il y a même longtemps que nous avons vu le Stade français se préoccuper activement de cette question. Et nous avons même assisté, il y a quelques années, à Reims, à une séance de culture physique quotidienne, qui préparait les inscriptions sur les fiches personnelles. Bien sûr aussi, comme le disait encore, jeudi dernier, le si averti docteur Philippe Encausse, au micro de Radio-Cité, on s'occupe activement de l'état physique des jeunes gens appartenant à l'Université et qui veulent participer à des compétitions sportives. Mais la matière est si délicate, le but à atteindre si précis qu'on ne fera jamais trop, qu'on est loin de faire assez pour que les compétitions sportives ne soient accessibles qu'à des jeunes gens assez solidement bâtis pour qu'on ne puisse craindre pour eux, le moindre accident provoqué par l'effort. Que les docteurs veillent...

RENE BIERRE.

SIX JOURS...

Depuis plusieurs semaines, Louis Delblat travaille à l'organisation de la célèbre épreuve, et il s'est rendu à Anvers pour s'inspirer des méthodes du Sportpaleis.

A l'ancien journaliste, nous avons demandé de reprendre la plume pour nous parler, non seulement des Six Jours de Paris, mais aussi de ceux d'Anvers dont il fut témoin.

FRANCE, Belgique ; Paris, Anvers. Tels sont les deux pays, telles sont les deux villes qui peuvent se targuer de posséder les deux plus prestigieuses courses de six jours d'Europe.

Les lampions d'Anvers sont éteints. Mes



bons amis Van de Casteele et Huybrechts ont remporté un très large succès : course intéressante, public extrêmement nombreux.

Les Six Jours de Paris commenceront le 15 mars. Il m'a paru intéressant d'aller étudier les Six Jours d'Anvers pour essayer d'y puiser d'utiles enseignements.

J'ai trouvé au Sportpaleis une organisation impeccable mais qui ressemble à celle de Paris comme une sœur jumelle. Le règlement de la course est à peu près semblable au nôtre. Un petit point de détail intéressant : à Anvers, si l'heure des sprints survient au moment où les chasses sont en cours, les sprints sont purement et simplement retardés. Je ferai de même à Paris.

A Anvers, le public est aussi nombreux qu'à Paris, mais son enthousiasme est moins débordant. Il n'en existe pas moins. C'est une simple question de tempérament.

A Anvers, le gros public vient plus tôt et part également plus tôt qu'à Paris. C'est que le public des Six Jours d'Anvers n'est pas seulement anversois. Il vient de Hollande, de Bruxelles, de Malines, de Gand, de Bruges. Les trains et les autocars déversent ce public à une cadence accélérée.

Anvers, enfin, choisit idéalement sa date pour les Six Jours. Cette date coïncide avec la période du Carnaval. Or, pour le Carnaval, la Belgique est en liesse du samedi au mardi gras. Et le Sportpaleis et ses six jours bénéficient de ces pittoresques joyeusetés.

Bref, Anvers a parfaitement réussi. Nous allons essayer de conserver aux Six Jours de Paris leur lustre incomparable qui en fait un grand événement de notre capitale auquel toutes les branches d'activité, tous les milieux s'intéressent prodigieusement. Depuis des semaines nous travaillons à l'organisation sportive et matérielle de cette épreuve. Dans quelques jours, la « ronde infernale » que chanta le regretté Charles Ravaut va commencer.

LOUIS DELBLAT.

LUTTE

EST-CE la venue à Paris de Joe Savoldi, mais il semble que cette saison les « lourds-légers », c'est-à-dire les catcheurs dont la qualité dominante est la rapidité d'exécution ont particulièrement la cote à Paris. C'est ainsi que le combat revanche que disputait l'Australien Bonnie Muir et le Polonais Karol Nowina fut suivi par un public nombreux. Il donna d'ailleurs lieu à un match très spectaculaire entre deux hommes très près l'un de l'autre et qui, après 60' de lutte, furent renvoyés dos à dos.

La première manche revint à l'Australien qui tomba son adversaire après 27' 57" de combat en exécutant un ciseau de volée catapulté, c'est-à-dire en se projetant à sa manière habituelle sur son adversaire. La deuxième manche fut l'occasion d'une victoire pour le Polonais après 21' de lutte. Muir dominait encore à la 20' minute, lorsque, plaçant un coup de bélier que sut habilement éviter son adversaire, il se fit prendre en contre et plaquer au tapis par une prise d'épaules. Il restait aux deux hommes un peu plus de 10' pour trancher la question de supériorité. On se doute qu'avec deux gaillards de cette trempe, aussi rapides qu'efficaces, cela donna lieu à une belle partie de bourre. Le résultat fut qu'à un moment, Muir et Nowina, en se portant mutuellement des coups de bélier, restèrent tous deux groggy sur le tapis. Puis la bataille reprit, mais le gong résonna et aucune décision n'intervint en faveur de l'un ou l'autre des adversaires.

Derrière Deglane et Rigoulot, les poids lourds français de classe, depuis la retraite de Michot, le départ de Miquet pour le Canada, sont assez rares. Il semble toutefois qu'un homme doive prochainement faire parler de lui : l'ex-champion de France haltérophile Ghewaert. Le Nordiste eut facilement raison en moins de 20' du Letton Passmann, fournissant un des plus beaux combats de sa carrière de catcheur.

L'Américain Joe Campbell semble se ressentir des nombreux combats qu'il a fournis cette saison. Une prise d'épaules à la 17' minute donnait la victoire au Bulgare Henri Stoeff, et cette victoire n'est guère faite pour avantager l'Américain qui nous avait habitués à beaucoup mieux. Peut-être le Bulgare était-il dans un de ses meilleurs jours, en tout cas Campbell vaut certainement mieux que pourrait l'indiquer cette défaite.

Le catch parisien s'est enrichi d'une recrue de marque, l'ex-champion du monde Dick Shikat. L'Allemand a fait des débuts très remarqués en surclassant nettement Navrocki. Nous le reverrons à l'œuvre, mais les fervents regretteront de ne pas le voir opposé à un catcheur de tout premier plan, digne de sa réputation.

RENE MOYSE.

Froid ?

Voici de quoi vous réchauffer : un vin généreux, capiteux, corsé, cicillé pendant trois ans et tonifié au contact d'écorces de quinquina. Toujours bien réchauffé, ce vin vous donnera la chaleur et les citamènes du soleil le plus chaud de France, celui du Roussillon qui a mûri les belles grappes dont il est exclusivement extrait. Buvez un BYRRH.

TRIOMPHE DES VINS GÉNÉREUX
« consommé en famille comme au café »

Cadeau !

Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.-O.). C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.

LA VIE DOUBLE DE JEAN NORET

...directeur de coopérative et coureur cycliste

"BORDEAUX-PARIS NE M'A PAS TUÉ, C'EST UNE LÉGENDE..."

Sur la route d'Ablis, Philippe Bono appuie sur l'accélérateur.

— Il démarrait comme ça !
— Qui ? Jean Noret...

La voiture bondit : cent à l'heure. Très maître de lui, l'ancien champion de France des amateurs et indépendants prend ses virages à toute allure, sans une hésitation, évite un chien, double un camion sans cesser de vanter les qualités de son vieil ami Noret :

— Et vous allez voir, la forme revient, il a bonne mine, par un poil de graisse. Et un moral, ah ! vous m'en direz des nouvelles... Avec un bavard aussi intéressant que Philippe Bono, le temps passe vite.

Bientôt Ablis, la grande maison blanche où Jean Noret a installé la direction de la Coopérative agricole de son frère.

— Ohé ! Jean, hurle Bono, une visite.

Pas de réponse. Au bureau, personne ; au garage, pas de voiture.

— Jean est parti voir quelque client, il ne tardera certainement pas, allons voir l'héritier.

Et ainsi, suivant Bono, j'allai faire connaissance avec Jean-Pierre, magnifique bébé d'un mois et demi, qui est la fierté de Jean Noret, dont sa charmante femme excusait l'absence :

— Une affaire urgente. Un fermier a appelé Jean et il n'a eu que le temps de partir. Il sera là dans une demi-heure, prenez donc un siège.

Deux doigts de vin cuit, un album de photographies, des coupures de vieux journaux, de quoi ne pas perdre patience. Ah ! les premières images d'une carrière, que de souvenirs elles rappellent.

— Voilà Jean, « Mithou » et moi. Nous étions déjà des inséparables. Nous le sommes restés. La vie, pourtant, a éloigné nos routes, mais nous nous ingéions toujours à établir un relais. Nous avons trop souffert, tous trois, étant gosses, pour nous oublier. Et regardez comme le maillot du C. S. I. nous allait bien ! Quel chic, hein ?

Intarissable, Bono conte alors les vieux duels : C. S. I.-V. C. L.



Noret, aviculteur.

— Nous avons les dents longues. Les miennes se sont usées bien vite. Celles de Mithouard sont restées acérées. Quant à Jean, il les retrouve avec les premières quenottes de Jean-Pierre. Encore l'un des mystères de la paternité. Il m'y faudra songer...

UN PARFAIT DIRECTEUR

Un coup de klaxon, une voiture qui stoppe dans la cour :

— Voilà Jean...

Le chapeau sur l'œil, infiniment correct dans un costume sombre d'excellente coupe, l'ancien poulain de Francis Pélissier se précipite dans son bureau où il décroche le téléphone.

— Oui, j'ai fait affaire. Dix sacs de blé ? Bien... entendu, je passerai chez vous cet après-midi. Au revoir, cher monsieur.

Alors Bono présente :

— Jean Noret, vainqueur de Bordeaux-Paris 1934, directeur de coopérative... et coureur cycliste tout comme avant. Ici, c'est le directeur...

Un directeur qui n'hésite pas à mettre la main à la tâche et qui porte plus souvent qu'à son tour les sacs de blé.

— Au début, j'avais bien quelques courbatures, mais je m'y suis fait. Maintenant je porte les sacs avec le sourire, sans aucune fatigue. Je n'ai pas besoin de faire de culture physique. Et si le cœur vous en dit, il y aura, après déjeuner, quelques sacs à charger pour une expédition urgente.

— Quelle est ma tâche ? Eh bien ! je réceptionne, l'expédition, je surveille mon blé, celui des fermiers, et je vois les meuniers. Quand je ne suis pas au bureau et que je ne m'entraîne pas, je cours les fermes de la région.

C'est un travail qui me plaît et je l'accomplis avec une inlassable bonne humeur.

— Mon frère, dont je suis le collaborateur, est content de mes services. C'est l'essentiel.

TOUJOURS COURIR

L'activité de Jean Noret a pu faire croire, à certaine époque, qu'il entrait dans ses intentions d'abandonner le sport cycliste. C'est absolument faux. Noret veut courir, encore et toujours. Il n'a même jamais envisagé de prendre sa retraite.

— Oui, bien sûr, lorsque ça ne va pas, on pleure, on proteste, on crie même avec de beaux accents de désespoir : « C'est fini, j'abandonne tout. » Après quoi, on sèche ses larmes, on réfléchit, on oublie, on ne songe plus qu'au lendemain.

— Or, je n'ai que vingt-huit ans. Je ne suis pas un vieux, d'autant plus que, depuis mon Bordeaux-Paris de 1934, je n'ai pas fait de terribles efforts. Je viens encore de m'arrêter cinq mois. Comme les Flahutes ! A la bonne manière des routiers d'avant guerre. Et depuis plusieurs semaines j'ai repris l'entraînement avec un moral magnifique.

« BORDEAUX-PARIS NE M'A PAS TUÉ »

Il n'est pas routier plus facile à interviewer que Jean Noret.

Il parle avec la volubilité de Bono.

A toute question on obtient une réponse immédiate et toujours précise, et son raisonnement est sain, ses formules plaisantes.

— Votre Bordeaux-Paris, tout de même, ne vous a pas « arrangé » ?

— Quelle légende. Je ne dis pas que l'effort



Départ pour l'entraînement.

d'un Bordeaux-Paris soit pour des fillettes et qu'il ne laisse pas traces dans un organisme même solide, mais je vous jure que Bordeaux-Paris ne m'a pas tué ! Si, depuis cette époque, je n'ai pas réussi à retrouver la grande forme qui me permit d'enlever le « derby » de la route, c'est uniquement parce que, au début de l'hiver qui suivit le derby, j'ai été atteint par les oreillons. J'ai eu bien du mal à m'en remettre. Le médecin m'avait d'ailleurs prévenu et, aujourd'hui seulement, je me sens tout à fait à l'aise. Je vais avoir mis trois ans pour oublier cette maladie ! Et je me révolte lorsqu'on attribue à Bordeaux-Paris les échecs successifs enregistrés au cours des saisons passées. Mais tout à une fin ! Les oreillons ? Un lointain souvenir. Je vous le répète, je n'ai que vingt-huit ans. Le cœur est resté solidement accroché... et le « coup de pédale » redevient léger, léger !

LE TRAVAIL... ET L'ENTRAÎNEMENT

Professionnel, Jean Noret s'entraîne à la manière d'un amateur. Il est vrai qu'il ne faut pas s'en montrer surpris. Il y a longtemps qu'on a admis, pour la première fois, que certains amateurs étaient plus professionnels que de réels « pros ». Il est donc tout à fait inutile d'enfoncer une porte ouverte, mais il est tout de même possible de faire remarquer que son souci du travail l'emporte, chez Jean Noret, sur son amour du vélo.

— J'ai bien réglé ma vie. Ma coopérative, d'abord, ma bicyclette ensuite. Et je ne m'en-

Pour Paris-Roubaix, j'irai sauter les trottoirs, rouler dans la boue...

PAR JULES ROSSI

Eh bien ! la saison routière n'a pas trop mal commencé pour moi. Une victoire dans le Grand Prix de l'Echo d'Alger, c'est plus que je n'escomptais. Et pourtant, je me savais en bonne forme, pour n'avoir pas cessé de rouler de l'hiver et avoir mis les boucées doubles, dès mon arrivée sur la Côte d'Azur, après les courses du Vel' d'Hiv'.

Cependant ce n'est pas encore la grande forme. Je me connais bien et je sais que je suis loin d'être au point. Tant mieux, du reste, car je ne me soucie pas seulement des premières courses de l'année, mais de toutes les épreuves importantes du calendrier international, y compris le Championnat du monde.

Estimant, d'autre part, qu'il faut se préparer tout particulièrement pour certaines

Le moral joue un si grand rôle dans Paris-Roubaix !

Avec ça, Paris-Roubaix n'exige pas uniquement de bonnes jambes, mais aussi des reins solides. Ce sont eux qu'il faut entraîner en allant sur les pavés, et les endurcir est un travail de longue haleine auquel il faut avoir le courage de se soumettre.

Après Paris-Roubaix je n'aurai plus qu'un but : Bordeaux-Paris.

En principe, je dois le courir.

J'espère bien faire avec un peu de chance, d'autant plus que la distance ne me fait pas peur, et je l'ai déjà prouvé.

M. Ludovic Feuillet, qui me fait confiance, doit avoir ses raisons.

Les sorties derrière le cyclo-moteur Derny



compétitions, j'ai envisagé, pour l'instant : Milan-San Remo et Paris-Roubaix.

Pour Milan-San Remo, je continue à rouler sans aucune exagération, dans les environs de Nice, et tout de suite après je rentrerai à Paris. C'est que Paris-Roubaix sera proche. Or, j'ai une farouche envie de renouveler, dans Paris-Roubaix, ma victoire de l'an dernier. Il n'y a qu'un moyen : s'entraîner dans le froid et sur les pavés du Nord.

Ce n'est plus du tout la même chose que pour le Grand Prix de l'Echo d'Alger et Milan-San Remo.

A climat différent, préparation différente. J'irai fréquemment reconnaître les pavés du Nord. J'irai sauter les trottoirs, rouler sur la cendrée, dans la boue et j'habituerai mon œil aux vastes plaines du Nord.

Jules Rossi

(Adapté par Félix Levitan.)

traîne qu'une demi-journée tous les deux jours, le matin. Le dimanche, comme mes affaires ne me préoccupent pas, entraînement toute la journée, musette au dos.

— Je roule toujours seul ! Comme les contrées où je m'entraîne sont généralement désertes, j'emporte trois ou quatre boyaux de rechange et je ne reviens à Ablis qu'après mes cent kilomètres.

— Au début de janvier, c'était long, pénible, fastidieux. Aujourd'hui, je pédale en m'amusant, je ne compte plus les kilomètres et me surprends à épier mon style comme à l'époque de mes débuts.

— Et tu « chatouilles » à nouveau les pédales, Jean, allez, avoue, intervient Bono.



M. le directeur de la Coopérative.

— Philippe, tu connais l'histoire de la peau de l'ours ?

— Bien, grand-père.

LA BONNE VIE CAMPAGNARDE

Jean Noret, c'est un nouvel Antonin Maigne. La bonne vie campagnarde lui convient à merveille. Il est debout à six heures, couché à vingt et il élève ses poules et ses lapins avec le même soin qu'Antonin lorsqu'il est à Gargan. On ne le voit à Paris qu'une fois la semaine : le mercredi, quand ses affaires l'appellent à la Bourse du Commerce.

Tous les autres jours il les consacre à sa vie double de directeur de coopérative et de coureur cycliste.

— Et je ne veux courir que le dimanche, car le lundi je dois voir des meuniers.

Jean Noret sera au départ du Critérium National de la route, pour commencer, puis il s'alignera dans toutes les épreuves classiques, portant la casaque rouge chère à Maurice Evrard.

— Il m'a fait confiance, je veux l'en remercier par une belle victoire.

— Et Bordeaux-Paris ? ancien vainqueur.

— Oh ! abandonner la coopérative trois jours...

FELIX LEVITAN.

LES CONSEILS D'UN GRAND CYCLISTE



L'étape était dure, je pédalais avec peine, les spectateurs trépignaient. Seuls mes cheveux étaient "calmes" et impeccables. Ant. Maigne

FAITES COMME MOI,
EMPLOYEZ

BRYLCREEM
LE FIXATEUR PARFAIT

BON à découper et à adresser à
BRYLCREEM, 5, R. Félix-Pyat à
PUTEAUX (Seine) pour recevoir un
ÉCHANTILLON "A". Joindre 1 fr. 30 en
timbres-poste pour frais d'envoi.

MARSEILLE BAT LE RACING



PARC DES PRINCES : Marseille-R.C. Paris (6-2). — Voici une phase du jeu qui s'avère dangereuse pour les buts marseillais. Mais Pardigon est homme de décision. Et, cependant qu'il dégage du poing, il écarte de l'autre main Couard, qui, de même que Louvs, s'apprêtait à tenter le but de la tête. De part et d'autre, on reconnaît encore : H. Conchy (de dos) et Ben Bouali.



PARC DES PRINCES : Marseille-R.C. Paris (6-2). — Ce n'est pas un but, comme pourrait le laisser croire la déformation de la balle, qui frappe le filet à l'extérieur. On n'en apprécie pas moins le joli plongeon de Pardigon.



PARC DES PRINCES : Marseille-R.C. Paris (6-2). — Jordan n'a pas été très heureux au cours de ce match. Il fut, comme déjà contre Lille, l'autre dimanche, meilleur dans le jeu aérien qu'au sol. Le voici s'assurant l'avantage de la tête sur un attaquant marseillais, cependant que Zatelli accourt, prêt à profiter d'un « loupé ».



PARC DES PRINCES : Marseille-R.C. Paris (6-2). — Le gardien parisien Liermann s'est agenouillé pour bloquer la balle au sol. Mais, infirmant son jugement, celle-ci passe de côté, en l'air. Pour sortir, heureusement.



PARC DES PRINCES : Marseille-R.C. Paris (6-2). — Bien risquée, l'intervention de Liermann dans les pieds de Zatelli. Elle empêche cependant peut-être le but, car le brun avant centre marseillais manque ainsi la balle sur laquelle Jordan sera avant qu'il ait repris son équilibre. Au fond : Diagne (agenouillé) et Zermani.

FIVES ET LILLE : NUIT



LILLE (de notre envoyé spécial). — Lille-Fives (2-2). — Menant par 2 buts d'avance, les Fivois ont perdu, dans les six dernières minutes du match, leur qualification pour les quarts de finale de la Coupe. Voici un dégagement de la tête de Beaucourt, qui, avec Vandooren (en attente au second plan), fut un des meilleurs hommes du match.



LILLE (de notre envoyé spécial). — Lille-Fives (2-2). — Si la défense lilloise fut la meilleure, celle de Fives n'a pas démerité. Voici, sur une attaque lilloise, une bonne anticipation de Max Conchy, qui, passant la balle en retrait à son gardien de but, prive Bigot d'une belle occasion.



LILLE (de notre envoyé spécial). — Lille-Fives (2-2). — Van Caeneghem, bien placé pourtant, ne pourra profiter de cette balle à suivre, Vandooren la déséquilibrant, ce qui permettra à Da Rui de bloquer en toute sécurité.

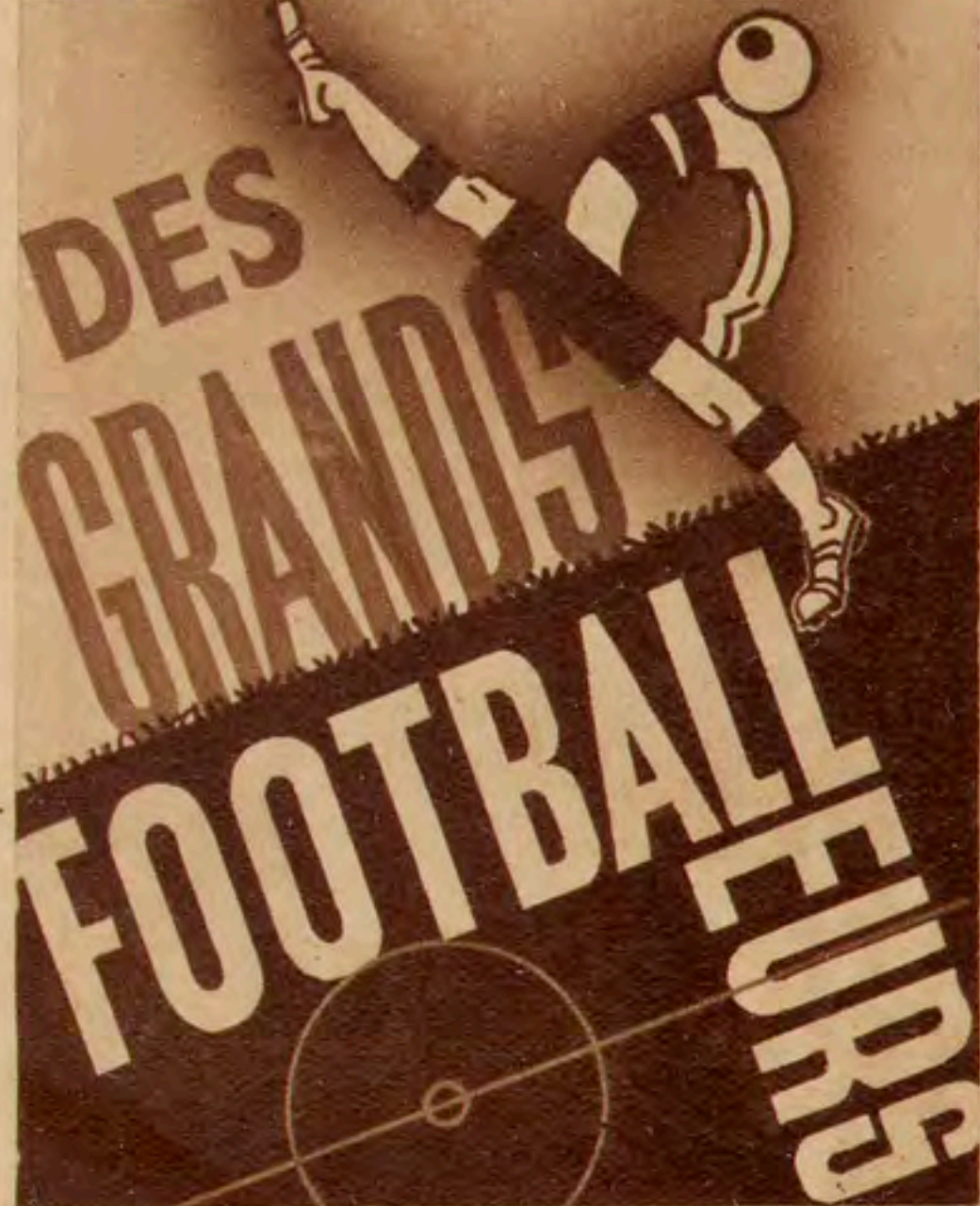


LILLE (de notre envoyé spécial). — Lille-Fives (2-2). — Un bel arrêt de Da Rui devant Van Caeneghem (masqué). Prêt à toute éventualité, Vandooren se replie vers les buts dégarnis, cependant que Beaucourt suit l'action. Derrière Da Rui, on reconnaît, au fond, Saint-Pé.



LILLE (de notre envoyé spécial). — Lille-Fives (2-2). — Un centre qui eût pu être dangereux si les attaquants lillois avaient bien suivi. Mais Dalheimer n'a aucun mal à cueillir la balle que Delassus suit des yeux. On reconnaît encore, de g. à dr. : Kaptä, Bourbotte, Bigot, Leroy et Winckelmans.

LE ROMAN



(8)

ROGER COURTOIS est né le 30 mai 1912, à Genève, d'une mère italienne et d'un père français. Chose curieuse, sa grand-mère maternelle était Française, son grand-père, Italien.

Son père étant mort peu après la guerre, sa mère acheta une « bourgeoisie », c'est-à-dire qu'elle devint citoyenne genevoise, en pensant que son fils opérerait pour la Suisse plus tard. D'ailleurs Roger devait effectivement faire une option à 18 ans. Option temporaire qui ne vous concède la nationalité suisse que si l'on fait une seconde option à 21 ans.

Il commença ses études à Genève, puis très tôt, sa mère l'envoya comme interne au collège municipal de Thonon et c'est là, dans la cour, ou sous les préaux, selon le temps qu'il faisait, que le futur international français apprit à jouer au football, au moyen d'ustensiles les plus divers. Les jeunes écoliers qui aiment le ballon n'ont pas toujours à leur disposition, vous le savez, les balles de cuir réglementaires. La plupart débutent dans la carrière en frappant dans les boîtes de conserves. Roger Courtois fit comme eux.

Au collège de Thonon, on organisait des concours de tours de préaux : il s'agissait de suivre un tracé circulaire en conduisant au bout du pied un gros marron de Savoie. C'était là en quelque sorte une espèce de « concours du jeune footballeur » rudimentaire. Roger était très habile dans ces sortes de compétitions. Il n'avait pas son pareil pour contrôler le marron, tout au long du parcours et, aujourd'hui, on comprend cela très bien en voyant avec quelle facilité il sait maîtriser une balle.

Ayant terminé ses études, il regagna Genève où il trouva une place d'apprenti de commerce. Comme sa mère ne voulait plus qu'il rejouât au football, Roger Courtois s'adonna au ski mais peu à peu l'envie de frapper dans un ballon le reprit et il ne put lui résister. Il signa donc à l'Espérance de Genève, club de 4^e série. Il avait 17 ans. Durant trois ans d'affilée, avec son club il gagna les championnats de 4^e série.

Depuis quelque temps, il s'était spécialisé comme avant-centre, et il s'était si bien comporté que plusieurs clubs de première division lui avaient fait des offres. Il les avait toujours déclinées, aimant jouer avec une bande de vieux copains. Mais comme les affaires ne marchaient guère il devait bientôt se laisser tenter. Il accepta, tout d'abord, d'aller disputer un tournoi avec l'Etoile Carouge, à Mataro, près de Barcelone. Il s'y distingua puisqu'il fut le grand « buteur » du tournoi. A son retour, l'Urania de Genève sollicita ses services. Roger, après avoir bien réfléchi, accepta de signer au grand club genevois, après qu'on lui eut promis de lui trouver une bonne place. Il fut essayé au cours d'un match amical contre

ROGER COURTOIS

Le citoyen de Genève

Chaux-de-Fond, gagné par l'Urania, 2 à 1. L'expérience fut satisfaisante. Roger fut embauché et il signa un contrat de travail très intéressant.

Successeur d'Edmond Kramer

D'emblée il fut incorporé en équipe première, mais comme le poste d'avant-centre était alors tenu par Jaeggi IV on le fit jouer ailier-droit. L'entraîneur de l'Urania était Conrad Ross qui était revenu de France depuis une saison.

Courtois se mit tout aussitôt en vedette et après son premier match officiel contre Bienne, au cours duquel il avait marqué deux des trois buts qui devaient traduire la victoire de son club, on l'avait surnommé « le chéri de ces dames » et tous les journaux d'Helvétie écrivaient en grosses manchettes que le successeur d'Edmond Kramer était trouvé. Or, à l'époque, Edmond Kramer avait une fameuse réputation en Suisse. Durant cette saison à l'Urania, Courtois, qui avait comme inter Syrvet, marqua 17 buts comme ailier-droit. Il ne joua que fort rarement avant-centre, en l'absence de Jaeggi IV.

Nocturne à Buffalo

Roger avait alors 20 ans et le moment approchait où il aurait à faire sa seconde option pour la Suisse, lorsque l'Urania vint jouer en nocturne à Buffalo contre le Racing Club de Paris. Ce match, l'Urania le perdit par 5 à 3 et Roger se rappelle que la ligne de demis du Racing, composée de Delfour, Diagne et O'Pata, avait fait une partie transcendante. Delfour avait été spécialement chargé de surveiller le jeune ailier droit de l'Urania et ce dernier avait eu la partie difficile, mais ne s'en était pas moins imposé comme un ailier de classe qui retint l'attention de plusieurs dirigeants de clubs français présents à la rencontre. Le jeune Français de Genève avait eu alors déjà de nombreuses propositions émanant notamment du Hyères Football Club et de Sochaux. Ce soir-là, Sochaux précisa ses offres, si bien que Courtois et son ami Gougain, Français comme lui, et demi-droit de l'Urania, ne retournèrent pas immédiatement en Suisse. Bientôt, on apprit que pour une somme dérisoire à l'époque (elle n'atteignait pas 30.000 francs) et un match, le F. C. Sochaux s'était assuré les services des deux joueurs.

Avant-centre

Courtois ne fit donc pas sa seconde option pour la Suisse. Quand elle apprit la nouvelle, sa mère ne fut point très contente, mais bientôt les dirigeants du Doubs surent lui montrer les avantages que son fils avait à opérer dans le grand club franc-comtois et aujourd'hui Mme Courtois est tout à fait heureuse.

Ce n'est pourtant pas sans difficulté, contrairement à ce qu'on peut penser en lisant le chiffre du transfert cité plus haut, que l'Urania avait consenti à laisser partir deux de ses meilleurs joueurs. La preuve en est que Gougain et Courtois durent attendre plusieurs mois avant d'obtenir la permission nécessaire et qu'ils ne furent qualifiés tout juste que pour le début du championnat.

Leur premier match officiel, ils le disputèrent contre l'Excelsior de Roubaix, Courtois joua ailier-droit, au début de la rencontre, Falize étant avant-centre. Mais une demi-heure avant la fin les deux joueurs permutèrent et c'est alors que Roger marqua l'unique but de Sochaux qui perdit ce jour-là par 2 buts à 1.

Courtois avait été engagé comme ailier-droit, mais il avait dit à ses nouveaux dirigeants : « Je peux jouer avant-centre ». Il fallut ce premier match de championnat, puis un match



en nocturne disputé contre Sète à Buffalo, pour qu'on fût édifié à Sochaux sur ses qualités de leader d'attaque. Après une courte polémique, Roger fut incorporé au centre de la ligne d'attaque. Il ne devait plus la quitter, du moins dans l'équipe sochalienne.

International !

Au début de la saison suivante, il fut appelé sous les drapeaux et incorporé au 403^e D.C.A. à Belfort. Son premier match international, il le disputa en septembre 1933, à Londres, contre l'Angleterre, comme ailier-droit. Il est d'ailleurs curieux de noter que, pour ce match de Tottenham, la ligne d'attaque française avait, comme ailier-gauche, Veinante, comme avant-centre, Nicolas, comme ailier-droit Courtois, c'est-à-dire les mêmes trois avants de pointe et aux mêmes places que celle qui vient de s'aligner brillamment contre la Belgique. Au demeurant, voici quelle était la composition de cette équipe : Défosse ; Vandoren, Mattler ; Delmer, Banide, Delfour ; Courtois, Gérard, Nicolas, Rio et Veinante. L'équipe de France avait perdu on se le rappelle, par 4 à 1, et c'est Veinante qui, 10 minutes avant la fin, avait sauvé l'honneur. On comptait beaucoup sur Courtois ; il avait quelque peu déçu. Il n'était pas en forme. Cette année-là l'équipe de France militaire, pour la première fois, remporta le challenge Kentish, grâce au goal average. Elle comprenait : Courtois, Aston, Lehmann, Ehms, Barbieux, Kauffmann, Bardot, Novicki, etc.

Un club de vedettes

Cette saison 1933-1934 fut mauvaise pour le F. C. Sochaux puisque longtemps il figura en queue du classement et frisa même la relégation. L'année suivante, par contre, le club de Montbéliard s'enrichit de vedettes. Ross fut engagé comme entraîneur-joueur et c'est avec plaisir que Courtois accueillit celui qu'il avait si bien connu à l'Urania. Parmi les autres recrues de marque, engagées par les « Lions », figuraient Trello Abegglen, Pedro Duhart, Szabo, Lalloué, Wagner, Finot. Cette année-là, Sochaux remporta le championnat. Abegglen se classa en tête des buteurs avec 30 buts, Courtois le suivant, en seconde position, avec 29 buts. Un an plus tard, Courtois prenait la

tête des buteurs avec 35 buts, puis ce fut, l'année dernière, le triomphe en Coupe de France...

Ce qu'est devenu Courtois depuis son séjour en France, vous le savez. C'est un de nos joueurs les plus doués, un avant-centre qui n'a pas son pareil pour prendre en défaut une défense en rapidité et en puissance, un joueur extrêmement habile dans la feinte, et redoutable dans le shot. Il compte près de 20 sélections dans l'équipe nationale. Il prétend que ses deux meilleurs matches dans l'équipe tricolore furent ceux qu'il disputa contre la Suède et la Hongrie, gagnés tous les deux par 2 à 0 et au cours desquels les buts furent marqués par lui seul. Avant-centre de carrière et de prédilection, Roger Courtois, depuis le début de la saison, occupe dans l'équipe de France le poste d'ailier-droit qui fut celui de ses débuts en Suisse et même à Sochaux. Vous avez pu constater qu'il s'y est parfaitement réadapté.

Courtois aujourd'hui a 25 ans et demi. C'est un petit bonhomme intelligent qui sait ce qu'il veut. Non content d'être un joueur de football bien rémunéré, songeant à l'avenir il s'occupe de représentation en farine et de publicité et il trouve la vie belle. Il a raison.

(A suivre.)

MARIO BRUN

Les pieds dans le plat

AINSI il existe plus d'un demi-million de citoyens qui s'enorgueillissent d'avoir triomphé dans l'épreuve élémentaire mais déjà rude du brevet sportif populaire.

Un demi-million de jeunes gens capables de courir, de sauter, de grimper à la corde et de nager.

C'est magnifique pour une première année.

C'est désolant si l'on considère que la France possède quarante millions de sujets — sans compter ceux de mécontentement, disait Rochefort — et je suis bien obligé d'admettre au nombre de ces derniers le fait qu'en l'an de grâce 1938 nous nous trouvons dans l'obligation de nous contenter d'un résultat malgré tout décevant.

Le bilan donne la palme, quant au nombre des brevétés, à la Fédération gymnique et sportive des patronages de France, avec 102.565 sur 123.317 qu'elle présente, et le coquetier en or revient à l'Union française des œuvres laïques d'éducation physique pour ce qui est du pourcentage de réussite, l'U. F. O. L. E. P. ayant obtenu 48.959 brevétés pour 51.361 candidats.

Cela signifie que ce sont les groupements où le sport et l'éducation physique sont avant tout considérés en tant que moyen d'éducation générale qui ont le mieux compris l'invitation du sous-secrétaire d'Etat et le mieux répondu aux conditions du B. S. P.

La chose est normale et plaide aussi bien en faveur de la création ministérielle qu'en celle d'organismes parfaitement conscients du rôle qu'ils ont assumé.

Mais cette constatation n'est pas à l'avantage des Fédérations sportives proprement dites.

Les footballeurs, les joueurs de rugby, les cyclistes, les basketteurs, les boxeurs, etc., sont-ils à ce point spécialisés qu'ils soient incapables de sortir avec succès des problèmes posés par le brevet ?

Je ne le pense pas.

Je pense même le contraire.

Mais on ne leur a pas expliqué l'intérêt qu'ils auraient à subir ce petit examen général.

Et je regrette que, sur ce point, les Fédérations (celle d'athlétisme mise à part) se soient montrées défaillantes.

GAUTIER-CHAUMET.



ARMÉE FRANÇAISE-ARMÉE BRITANNIQUE (5-0). — Attaque sur les buts français. Mais nos défenseurs sont en nombre et bien décidés. Au 1^{er} plan, Da Ruis et Mercier.



Le solide avant-centre Bigot est aux prises avec la défense de l'Armée britannique qui manifeste un affolement d'autant plus compréhensible que Bigot a marqué un but en dribblant et trompant les arrières anglais.



Résumé des précédents chapitres. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitant et l'aimant, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vidage » d'un grand gaillard et doux garçon de 1 m. 90 et de 90 kilos, Merle Gillingwater, par le marchand de la « Morning Moon », señor Kelly, béquillard hargneux. Retourner la face du combat n'est pour Doc que l'instant d'un éclair et d'un crochet du gauche. Puis une idée géniale surgit dans son cerveau devenu lucide : il entraîne son nouveau camarade et n'a pas de mal à le décider d'accepter un nouveau métier : champion de boxe poids lourd. Mettre son poulain à l'entraînement n'est pour Doc qu'une question de jours, maintenant, il faut le lancer. Un bon coiffeur. Quelques clichés bien étudiés, et le « tigre rouge » est né. Une tournée bien « présentée » dans différents Etats, des victoires retentissantes sur des foudras bien choisis, et bientôt la presse ne parla plus que du célèbre Tigre-Tarsan-Clancy, roi des rois du k. o., grand démolisseur devant l'Éternel, le Tigre dont sa camarade Ethel, dite la Panatella, est tombée amoureuse. Mais voici qu'au Kingsborough Stadium de New York City le Tigre gravit le premier degré de l'échelle des poids lourds, devant Battling Bosco.

Au moment où les seconds quittaient le ring, Doc saisit une bouteille, en cassa le goulot sur le poignet du ring et promena cette arme improvisée devant le regard absent de Merle.

— Traverse le ring à toute vitesse et cueille-le dans son coin avant qu'il ait le temps de se lever, conseilla Doc d'une voix qui eût gelé l'eau dans une chaudière, ou je t'arrache les yeux avec cette bouteille, espèce de...

Merle se prépara automatiquement à charger le monstre représenté par Bosco.

Bosco était dans son coin, choux-fleurs frémissants et nez en choux de Bruxelles tendus en avant comme une menace, ses mains gantées crispées à la corde supérieure. Quinze secondes avant le coup de gong, Louie le Lourdaut, un des soigneurs, remarqua que le gant droit de Bosco n'était pas bien attaché et que ses lacets voltigeaient gaîment. Agissant avec une vitesse inhabituelle pour un cerveau réduit à sa plus simple expression, Louie sauta sur le ring et, sans que personne le remarquât dans le brouhaha général, noua les lacets aussi serrés que ceux de la bourse de l'Écosse la plus économe.

Le gong résonna. En guise de dernier avis, Doc s'arrangea pour piquer Merle avec une épingle à chapeau. Sentant que le coin opposé était de loin le moindre des deux maux, le Tigre fit irruption dans le coin de Bosco, essayant vaguement d'arborer le masque de combat « 2 B pour premiers rounds ». (Descends ce vagabond d'une seule droite). Il toucha Bosco d'un respectueux direct du gauche et recula.

— Attention à sa droite ! Attention à sa droite ! hurla Doc plus mort que vivant.

Merle y fit attention, mais rien ne se produisit. Il songea à la bouteille ébréchée de Carey et lâcha un gauche frénétique au visage, une droite à la mâchoire et un crochet du gauche au corps. Aucune représaille de Bosco, sauf quelques coups de patte du gauche qu'une jeune fille en flirt aurait pu prendre pour des caresses.

Merle pensa à Ethel, et la pensée de l'Idole dorée le poussa en avant. Il mit ses 90 kilos dans sa droite et toucha Bosco juste à la pointe.

Bosco tomba à terre dans une curieuse position. Sa main droite demeurait crispée sur la corde supérieure et il pendait comme un linge sale pendant que l'arbitre le comptait dehors. Une position très embarrassante pour Bosco, mais d'avantage encore pour Louie le Lourdaut qui avait distraitement lié les lacets du gant à la corde du ring.

On cria beaucoup « Au voleur ! », « Remboursez ! », on hurla, on grinça des dents, mais la situation était trop compliquée pour recevoir la solution immédiate qui se fût imposée à tout autre esprit que celui d'un augure officiel.

XI

Le second combat du Tigre fut perpétré à Jersey-City. L'affaire fit sourcilier ses habitants qui, pourtant, en ont vu d'autres. Cette bataille n'affermait pas les prétentions de Clancy envers le titre, mais elle le maintint à la première page des journaux et fournit copie et rigolade pour les journalistes sportifs qui en avaient alors grand besoin.

On se souvient, sans doute, qu'un jeune homme nommé Dempsey attira l'attention, en 1918, en knockoutant Fred Fulton en dix-huit secondes, heure de Jersey. Des années après, le champion du moment mit k. o., dans le même ring, un garçon qui était l'image assise de Fulton et battit le record de Dempsey de six bonnes secondes. En étudiant l'Annuaire du Ring, un soir, dans les lavabos de la gare de Pennsylvanie, Doc Carey eut une illumination.

Si son boxeur, dans ce même ring de Jersey, pouvait descendre le fantôme de Fulton, un Philippin nommé Angel Carramba, et le descendre plus vite que le champion n'avait fait, cela ne manquerait pas de provoquer d'interminables commentaires dans la presse et dans le public. Tout ce que le Tigre avait à faire était de pulvériser Angel en moins de douze secondes. Ceci, naturellement demandait sérieuse réflexion et ne laissait aucune marge aux fioritures. Doc acquiesça enfin la certitude que l'exploit pouvait être réussi en 11 secondes 2/5, vent dans le dos. Avec l'arbitre convenable, on pouvait bien y arriver dans le temps du record de Paddock pour le 100 mètres. En comptant les dix secondes nécessaires pour le compte final, onze secondes sont possibles... Voilà qui épaterait les gens.

Un tel « horaire » nécessitait de laborieuses répétitions, la coordination sans défaut de l'arbitre, du Tigre et d'Angel. Doc conféra longuement avec Pete Larsin, manager stoïque et fatigué d'Angel, qui consentit à laisser Doc diriger les opérations en échange de la part de Clancy sur la recette, trois des « numéros de téléphone » les plus chers de Doc et un poignard à double tranchant qui, au repos, ressemblait à un stylo.

Quelques parloles dans le marché pugilistique eurent pour résultat la nomination du candidat de Doc comme arbitre de la rencontre. C'était Honest Johnny (Simp) Simon, quelqu'un sur lequel pouvait absolument compter un manager quand Simon ne se croyait pas le cheval de Napoléon ou Jésus-Christ.

Doc rassembla ses troupes au Mammoth Arms, un petit hôtel fréquenté surtout par des lutteurs. Les lutteurs, comme les morts, ne parlent jamais. Ce ne sont pas des gens à potins et il était bien improbable qu'ils songeassent à s'occuper de faits étranges qui pourraient se dérouler dans la chambre 707. Ils avaient, au surplus, une opinion exceptionnément mauvaise de l'équilibre mental des boxeurs.

Pendant une semaine, Doc dressa et fit répéter à sa troupe de trois personnages le rôle et la scène qu'ils devaient interpréter dans le prochain

drame du ring. Il dirigea les acteurs avec la sombre énergie d'un entraîneur de football dont le contrat arrive à expiration et avec l'attention méticuleuse et patiente d'un directeur de music-hall.

Doc s'aperçut que Dempsey et le dernier champion avaient perdu du temps en tournant autour du ring pour prendre leur victime de flanc. Pour éviter ce retard, il était évidemment nécessaire de suivre la vieille loi géométrique qui dit que « la plus courte distance d'un point à un autre est la ligne droite ». Le problème était donc d'amener les deux boxeurs au centre du ring dans le délai le plus rapide, d'établir le contact immédiatement et de synchroniser ce contact avec le commencement du compte de l'arbitre.

Le combat, selon Doc, se déroulerait ainsi : Tigre et Angel seraient dans leur coin, attendant le gong, actionné avec dignité par le patriarche des chronomètres, le cher vieux Papa Ingersoll qui, dit-on, opérait avec un cadran solaire, lors de ses plus jeunes années. Avant de frapper le gong, le vieux Papa suivait toujours le même processus : il s'éclaircissait la gorge, s'inclinait et soupirait, le tout à la cadence d'un film au ralenti. Pendant que le vieux Papa satisfaisait à sa manie, les combattants sortaient légèrement de leur coin et prenaient la position d'un départ de sprint. Doc criait : « Hep ! » au moment où le gong résonnerait. Les boxeurs bondiraient au centre du ring où le Tigre lâcherait une droite terrifiante au menton d'Angel qui s'écroulerait sur le tapis, à gauche du Tigre. Angel tomberait la face contre terre. (« Ils sont k. o., quand ils tombent la face contre terre », disent les experts). Pendant la chute d'Angel, Simon commencerait à compter. A « dix », Angel serait visiblement mort, mais, un peu plus tard, il devrait se rouler par terre et masser plaintivement sa mâchoire, probablement fracturée. Et les téléphones des journaux, au bord du ring, transmettraient l'histoire du plus court et plus spectaculaire k. o. des annales du noble art.

Sa pensée meublée de cette scène plaisante, Carey, sans merci, heure

ROMAN PAR DON SKENE traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

de mort, compris ? Tout ce qu'il y a de plus mort ! Quand Johnny dit « dix », tu tournes, tu te tiens la mâchoire à deux mains et tu gueules. Exerce-toi pendant que je vais parler à Johnny.

« Alors, Johnny, vous êtes dans le coin neutre. Placez-vous : pied droit en arrière, « hep ! », gong, un deux, trois, quatre, cinq, compte. A cinq vous tenez votre bras droit levé prêt à compter !... Deux, trois, quatre, cinq, compte... Deux, trois, quatre, cinq, compte. Certainement, Johnny, je sais que vous ne voudriez pas me raconter des blagues, je suis persuadé que vous êtes le cheval de Napoléon.

« Maintenant, répétons ensemble... Deux, trois, quatre !... Superbe... Alors, je bondis dans le ring et je fais le tour en disant à Jim Dawson, Erol Egan, Damon Runyon et Hype Igoc et à tous les gars des journaux : « Alors, qu'est-ce que vous dites de mon poids lourd, maintenant ? »

Les préparatifs étaient terminés et le ring évacué pour le combat Clancy-Carramba, au Skeeter State A.C. Le Tigre Rouge des Rockies, sorti légèrement de son coin, planta son pied droit dans la résine, son pied gauche en avant et se courba pour le départ. Dans le coin opposé, señor Carramba fit la même chose. Dans le coin neutre, l'arbitre Simon se courba aussi, marmonnant son rôle pour la dernière fois. Le vieux Papa Ingersoll racla sa gorge et saisit le marteau.

« Hep ! », rugit Doc au moment où le gong retentissait.

Merle exécuta son : un, deux, trois, quatre, swing ; Angel fit son un, deux, trois, quatre, boum !... et tomba sur la face comme quelqu'un qui vient d'intercepter une balle dumdum entre les deux yeux. « Simp » Simon commença à balancer son bras comme une vieille dame menaçant du doigt un méchant petit enfant. Quand Simp atteignit « dix », Angel roula un peu sur le plancher et prit sa mâchoire en poussant des cris d'agonie. C'était un spectacle saisissant, un joyau parfait, sauf pour un détail.

Le swing de Merle avait raté le menton d'Angel de deux pieds à peu près.

XII

Un éléphant n'oublie jamais, un amateur de boxe oublie toujours. Aussi, avec l'aide du Temps, le grand



après heure, jour après jour, fit répéter ses trois marionnettes, individuellement et ensemble, comme un maître de ballet dirigerait un groupe de « tap-dancers ». Encore et encore, Doc chantait ses ordres et ses troupes les transformaient en actions.

— Maintenant, mon vieux, disait Doc à Merle pour la centième fois, voyons un peu. Place-toi : pied droit en arrière, « hep ! » gong, un deux, trois, quatre, swing, o. k. Maintenant, remettons-ça. Place-toi, pied droit en arrière, « hep ! » gong, un, deux, trois, quatre, swing. Compris ? Souviens-toi, un, deux, trois, quatre, swing...

« Maintenant, Angel, fais-moi voir un peu si tu as compris. Place-toi : pied droit en arrière, « hep ! » gong, un, deux, trois, quatre, swing, boum ! Tourne-moi un peu cette vieille mâchoire vers la gauche de façon à bien prendre la droite. Allez, recommence... deux, trois, quatre, mâchoire, boum !... Deux, trois, quatre, mâchoire, badaboum !... »

« Bon, tu es à terre, Angel, et tu es mort, vu ? Tout ce qu'il y a

Doc demandait trop à son poulain, disaient les connaisseurs. Et ils ne savaient pas à quel point ils avaient raison. Ce combat ne pouvait cependant pas être une combine, car tous les resquilleurs de la boxe connaissaient la querelle Carey-Anditbay, si ancienne et si acharnée qu'après d'elle les Montaigu et les Capulet ne formaient plus qu'une grande et heureuse famille. Cela avait commencé, des années auparavant, un jour qu'un des poulains de Doc boxait un de ceux de Jesse. Le combattant de Doc était littéralement coupé en petits morceaux depuis cinq rounds quand Doc se rendit discrètement à la poste et télégraphia aux journaux de New-York que son homme avait gagné aisément aux points. Quand Doc revint, son poulain dormait encore, à la place même où celui de Jesse l'avait mis raide k. o., au 8^e round. Doc avait perdu depuis toute confiance en Jesse. A partir de ce moment Doc et Jesse étaient capables de rester immobiles une journée entière à rechercher le moyen de se tirer dans les pattes.

La veille de la réunion de Boston, Doc rencontra son vieil ennemi au sein d'un groupe où l'on parlait boxe. La conversation roulait sur quelques sujets pugilistiques intéressants le vol, la chicane, puis il fut question des bandages. Il y eut discussion à propos de ce que Dempsey pouvait bien avoir dans ses jeunes poings endurcis à la saumure quand il fracassa la mâchoire du gros Willard, à Toledo. Et Willie Jackson n'était-il pas armé surnoisement d'une massue, ou d'un haltère, lorsqu'il infligea à Dundee le premier et unique k. o. de sa carrière ? Il y eut des récits où il était question de la manière de bander les mains et de les enduire de chattron. Conversation brusquement interrompue par un geste d'homme, à l'œil soudain attentif et froid, portant leur main droite à l'endroit où se trouve généralement leur revolver.

Doc renchérit en condamnant avec éloquence les imbéciles coupables de ruiner la chance de leur poulain en ne vérifiant pas que les bandages du gars d'en face ne soient pas strictement réglementaires pour la longueur et la qualité.

— Il n'y en a pas un au monde qui puisse me « posséder » sur la question des bandages, assura Doc fièrement.

Les yeux d'Antitbay, plus rapprochés l'un de l'autre que des frères siamois, prirent une expression rêveuse. Il se renversa dans sa chaise et se mit à piocher pensivement dans son nez. Ces gestes indiquaient à ses intimes que Jesse réfléchissait, aussi clairement que si cela avait été imprimé.

La nuit suivante, Jesse vint dans la loge de Clancy et veilla, avec l'intensité concentrée d'un savant regardant dans un microscope, pendant que Doc entourait de gaze et de chattron les griffes de son Tigre.

— O. k., dit Jesse à contre-cœur. Maintenant, viens que je prépare les pattes de mon gars !

A ce moment, Doc fut abordé par un boulevardier de Boston, surnommé « Trois-Yeux-Conolly » parce qu'il portait un monocle.

— Puis-je te voir une minute ? Doc, demanda Conolly en regardant avec appréhension par-dessus son épaule semée de pellicules.

— Certainement, mon pote, dit le bon Docteur, et ils gagnèrent un coin. Ils murmurèrent gravement pendant une minute, puis Doc fit un clin d'œil à « Trois-Yeux » et se tourna vers Jesse.

— Écoute, Jesse, il y a là une affaire avec un gars dont il faut que je m'occupe, dit-il. Il faut que je voie ces gars-là pour l'affaire, tu comprends. Je ne peux pas aller avec toi pour les bandages de ton gars. Vas-y tout seul. Tu sais, mon pote, tout ce que tu feras est d'accord avec moi.

Et Jesse s'en fut, négligeant de se rappeler l'antique avertissement : se méfier des Grecs ou des autres quand ils viennent en apportant des cadeaux.

De retour près de son guerrier, Jesse se mit au travail comme un comité posant la première pierre d'un monument destiné à ne pas être découvert par les futurs archéologues avant Noël 3000 ou le printemps 3100. Dans le « revêtement » de la patte droite d'Owen, Jesse mit toutes les herbes de la Saint-Jean. Il mit tout ce qu'il avait sous la main, sauf la licence de son soigneur, mais sans épargner le fourneau de cuisine qui y était représenté en partie.

(A suivre.)

Tous droits réservés.

MONTFERRAND S'ADJUGE LE « DU MANOIR »

(Toulon, de notre envoyé spécial.)
RUDE partie que cette finale du Challenge du-Manoir qui, sur le terrain joliment ensoleillé du Rugby-Club Toulonnais, mit aux prises les équipes de l'A.S. Montferrandaise et de l'U. S. A. Perpignanaise.

Rude, un peu plus même qu'on ne l'eût souhaité. Mais qu'on ne se méprenne pas sur la portée de cette indication préliminaire. En vérité, on remarqua bien parfois des frictions un peu vives entre Catalans et Auvergnats, mais encore doit-on dire que le match en question fut, dans son ensemble, une démonstration de rugby, sinon de la plus fine qualité, du moins assez bonne pour ne pas donner prise à de très sévères critiques.

La victoire de l'A.S. Montferrandaise était généralement prévue. De fait, les Auvergnats avaient derrière eux une série de performances sensiblement supérieures à celles des Catalans. D'ailleurs, ils semblaient constituer un ensemble plus robuste en défense et plus mordant en attaque que l'ensemble adverse.

Tournons court. C'est précisément grâce à la solidité supérieure de son jeu et à la puissance physique également plus grande de ses individualités que l'équipe montferrandaise battit dimanche sa rivale de 23 points à 10. Succès, comme on le voit, très largement acquis. Aussi dépassa-t-il sans doute les plus beaux espoirs formés par les plus enthousiastes partisans du « quinze » auvergnat.

Cependant, il faut reconnaître que ce n'est qu'au cours des vingt dernières minutes de la partie que la supériorité montferrandaise se manifesta dans toute son étendue.

Auparavant, on avait assisté à une lutte âpre dans la mesure du possible, et dont l'issue paraissait fort incertaine.

Voire ! L'équipe perpignanaise, distancée au repos de huit points venant d'un but sur coup franc botté par Thiers et d'un essai marqué par l'ailier Bellot et transformé en but par Thiers, à sept points résultant d'un coup de pied tombé du centre Ollet et d'un essai marqué par l'ailier Serre, parut, au début de la seconde mi-temps, capable d'enlever la décision.

Cinq minutes après la reprise, Perpignan passait au commandement, avec 10 points contre 8, en conséquence d'un but sur coup franc réussi par Desclaux.

Les partisans des Perpignanais chantaient déjà victoire. Mais les Auvergnats avaient encore leur mot à dire, et pas seulement un simple mot, mais toute une histoire à raconter.

De fait, l'instant était venu où la lutte devait prendre un caractère absolu et définitif.

On avait assisté jusqu'alors à un débat acharné, et cependant assez égal, bien que la seconde moitié de la première mi-temps ait



RUGBY XV. — TOULON (par belino). — Finale du Challenge du Manoir : A.S. Montferrand-U.S.A. Perpignan (23-10). — L'ailier Vevres, brûlant l'arrière-défense catalane, marque, après un beau sprint, le premier essai montferrandais. On reconnaît, à côté de l'arbitre, M. Mailhan, le centre catalan Ollet.

en conséquence, coup sur coup, un but sur coup franc par Thiers, un essai par Bellot, consécutif à une très belle série de passes, et enfin complétait son actif par un dernier essai, marqué en force par un avant, et transformé en but par Thiers.

Ainsi l'A. S. Montferrandaise, grâce à une fin de partie magnifique, inscrivit pour la première fois son nom au palmarès du Challenge Yves-du-Manoir.

Satisfaction largement méritée. Mais du reste pouvait-on supposer que la défense des trois-quarts et de l'arrière catalan serait d'une telle faiblesse ?

S'il faut, après cela, passer au point d'où l'on considère les valeurs individuelles, on peut décerner des mentions particulièrement élogieuses aux Montferrandais Cognet, Lavail, Charton, Thiers, Chassagne, Vevre et Bellot.

Du côté perpignanaise, Desclaux fut un bon demi d'ouverture, encore qu'il eût été préférable de l'employer comme trois-quarts centre. Du reste de l'équipe retenons les avants Pa-

douin arboraient des sourires larges comme des ombrelles.

Un autre record de recette a été battu, celui-là, par les bateliers du Vieux Port. Toutes les barques promeneuses avaient été mobilisées pendant la matinée entière par les Catalans et les Montferrandais, ainsi que leur imposante troupe. Pour beaucoup de ces derniers, c'était le baptême de la mer.

— Je la croyais moins grande, dit l'un.

Les deux capitaines, dès l'entrée des deux équipes, échangèrent deux fanions aux applaudissements frénétiques de la foule.

Un vieux de la vieille, rouge et noir, observa de la touche et dit :

— Ça commence par les fanions, ça continue par des châtaignes...

Ce fut à peine vrai, d'ailleurs sans grand dommage.

On joua sec, sans ménagement, mais aussi sans cruauté inutile. Cependant, à la tribune centrale, où s'étaient massés les suiveurs de Montferrand, un Auvergnat faillit bien se voir

— Chiqué. Thiers se moque du trois-quarts autant que le trois-quarts se fiche de Thiers.

Disons, à la décharge de ce monsieur, qu'il faisait très chaud.

Au banc de la presse, alors que les Catalans n'étaient menés que par deux points d'écart, un confrère dont l'accent trahissait son Roussillon natal d'une lieue annonça à haute voix :

— Messieurs, c'est du Perpignan dans un fauteuil.

Quinze minutes plus tard, le score était de 23 à 10 en faveur des Auvergnats.

— Et votre fauteuil ? demanda-t-on à l'imprudent confrère, lequel s'en tira ainsi :

— C'était un fauteuil de malade, et voilà !

On a vu pour la première fois un soviet de resquilleurs. Mais un soviet authentique, avec drapeau écussonné d'une faucille et d'un marteau et flottant sur leur croupe. C'était l'équipage du paquebot russe Trodrosky, mouillé dans le port, et dont l'arrière, qui surplombait le stade, formait une haute et confortable tribune.

A. GIACCOMONI.



RUGBY XV. — TOULON (par belino). — Finale du Challenge du-Manoir : A.S. Montferrand-U.S.A. Perpignan (23-10). — Une sortie de mêlée favorable aux Montferrandais. Thiers, délaissant ses lignes arrière, dégage en touche. On reconnaît, de gauche à droite : Palat, Casenove (serre-tête blanc), Gras et Thiers.

été de façon assez nette à l'avantage des Catalans. On allait désormais constater la maîtrise, on peut dire souveraine, des Auvergnats.

Voici comment les choses se passèrent. Perpignan, comme je l'ai dit, menait par 10 à 8. Du coup, voilà les Auvergnats déchainés. Lutte fantastique dans le camp catalan.

Dans cette confusion le diable ne reconnaîtrait pas ses petits. Enfin, une clarté se produisit. Thiers, en possession du ballon, qui sait pourquoi, qui sait comment ? ajuste un coup de pied tombé, si bien qu'il fait passer son camp en tête avec 12 points à 10.

Et cela n'est pas fini. Cela n'était même que commencé. En effet, les Catalans déconcertés s'effolent, tirent à hue et à dia. Leurs trois-quarts et leur arrière jouent notamment de malheur. Tant et si bien que l'équipe adverse forçant de plus en plus va marquer

lat, Baletti et Moliner, qui se distinguèrent avantageusement.

Enfin notons que l'arrière Porricat et le trois-quarts aile Arnaud-Volmy furent particulièrement faibles en défense.

CHARLES GONDOUIN.

Vu par "Un de Besagne"

On s'était un peu pressé de dire que, même à Toulon, vieille citadelle fédérale, le rugby à quinze battait de l'aile. Il a tout simplement battu tous les records de recette depuis la création du stade Mayol.

Devant l'énorme foule entassée sous un soleil ruisselant, les vieux fidèles : Bacqué, Xambo, Lerou, Mailhan, Franquennelle, Gon-

expulser par des Toulonnais pour avoir crié : — Allez ! Allez ! Cognet.

Mais c'était à l'avant de ce nom que s'adressait la sérénade. Heureusement.

Tout de suite après le coup d'envoi, le public avait choisi ses favoris : les Catalans. D'abord parce qu'ils étaient battus sur le papier, et puis... parce que Perpignan, c'est toujours le Midi et que tant de Catalans émigrèrent sous le ciel toulonnais. On dit avec juste raison que Besagne c'est un peu un faubourg de Perpignan, et que Montferrand, pour nous autres, ici, c'est déjà beaucoup le Nord.

A la fin de la rude bataille, Thiers et Desclaux se sont embrassés comme de bons pains. Sur quoi, un monsieur spirituel laissa tomber :

CHEZ LES TREIZE

LE CLASSEMENT

	J	G	N	P	Pts
Lyon-Villeurbanne	18	12	1	5	43
Côte Basque	16	12	1	3	41
Bordeaux	18	11	1	6	41
Roanne	17	11	1	5	40
Villeneuve	17	10	1	6	38
Catalans	17	10	0	7	37
Albi	18	7	1	10	33
Paris	19	5	0	14	29
Toulouse	13	6	2	5	27
Dax	17	2	0	15	20
Pau	14	2	0	12	17

Emile Allais, toujours champion du monde



Vue générale d'Engelberg, où se sont déroulés les championnats de la F.I.S. La piste de descente parfait de la crête blanche, au centre de la photo.

(De notre envoyé spécial à Engelberg.)

Double succès français à Engelberg. James Couttet en descente, Allais au combiné. Ainsi, les deux journées des Championnats du monde, organisés dans le cadre majestueux d'Engelberg, ont-elles été à tour de rôle marquées par le triomphe de nos coureurs. Le samedi, James Couttet fit merveille en descente, triomphant, à dix-sept ans, de son maître Emile Allais, dont la seconde place devait assurer à la France la première place par équipe. Et l'on s'extasia, non sans raison, sur la stupéfiante performance de ce gosse formé à rude école, et qui devançait avec un étonnant brio tous les « as » étrangers, montrant à la fois audace et sûreté. Et si au slalom, Rominger effectua le meilleur temps devant Allais, c'est notre grand skieur qui, au classement du combiné, prit la première place, conservant l'un de ses titres de Champion du monde.

Sans doute s'attendait-on, en se rendant à Engelberg, avec Allais, Couttet et Agnel, à ne pas revenir bredouilles, mais il faut dire que les exploits d'Allais et de James Couttet ont tout de même étonné les milliers de spec-

tateurs qui se pressaient sur les pentes ensoleillées du Prubsee.

Le ski français est le premier du monde, après avoir été longtemps à la remorque de l'étranger. Nous avons mis chez nous les bouchées doubles, et nous sommes heureux de constater que, derrière Allais, nous ne manquons pas d'hommes en qui nous pouvons avoir pleine confiance pour l'avenir.

Couttet, dix-sept ans !

On reste songeur en écrivant ce chiffre. Dix-sept ans ! Et Couttet, qui est un élève studieux, peut encore progresser et défendre longtemps, très longtemps le prestige de notre école nationale de ski qui a le droit de s'honorer d'un tel produit.

Allais, Couttet ! Deux hommes auxquels il faut rendre l'hommage auquel ils ont droit...
PAUL CARTOUX.

CLASSEMENT COMBINE

1. Allais (France), 119 s. 8/10-131 s. 1/10 : 331 points ; 2. Rominger (Suisse), 206 s. 2/10-128 s. 4/10 : 335 pts ; 3. Lantchener (All.), 205 s. 8/10-131 s. 4/10 : 336 pts ; 4. Schwabel (Autriche), 208 s. 5/10-136 s. 4/10 : 345 pts ; 5. Pertsch (All.), 214 s. 6/10-136 s. 6/10 : 351 pts ; 6. Wondle (All.), 208 s. 6/10-143 s. 2/10 : 352 pts ; 7. Rudi Matt (Autriche), 216 s. 6/10-135 s. 3/10 : 352 pts ; 8. Gattthard (Suisse), 218 s. 8/10-142 s. 7/10 : 362 pts ; 9. Von Allmen (Suisse), 220 s. 6/10-140 s. 3/10 : 362 pts ; 10. Nogler (Italie), 223 s.-133 s. : 363 pts ; 11. Wyller (Norvège), 219 s. 8/10-146 s. 7/10 : 367 pts ; 12. Couttet (France), 197 s. 8/10-171 s. 4/10 : 369 pts ; 13. Agnel (France), 229 s. 4/10-139 s. 4/10 : 369 pts ; 14. Lafforgue (France), 226 s. 8/10-157 s. 5/10 : 374 pts ; 15. Chiermini (Italie), 221 s. 8/10-154 s. 6/10 : 376 pts, etc.

CYCLISME

Au tour de Mallet, à Nice...

Il n'y a pas très longtemps, André Trialoux, parlant du petit Mallet, déclarait : « Vous verrez, ce gosse, il vous étonnera plus d'une fois cette saison. C'est un champion... »

Trialoux ne s'est pas trompé ! Déjà l'autre mardi, dans le Grand Prix de la Ville de Cannes, il avait fait merveille, crevant, hélas ! alors qu'il était seul en tête tout près de la fin.

La malchance l'épargnant, il s'est imposé, dimanche, dans le Grand Prix de la Ville de Nice.

Sans un silex c'eût peut-être été une passe de deux magnifiques !

Et Mallet n'en restera pas là, disposant de moyens excellents, d'un moral aussi bon et de l'aide précieuse d'un directeur sportif animé par la foi : Trialoux !

Quelle belle journée pour ce dernier : Mallet premier, Léon Level second, René Vietto troisième !

En vérité, on ne fait pas mieux la course d'équipe.

C'est avec trois minutes d'avance sur Level que Mallet a coupé victorieusement la ligne d'arrivée, après s'être échappé dès l'attaque de la moyenne corniche. Car, grimpeur remarquable, Mallet n'eut aucune hésitation dès que la route s'éleva et, dans la Turbie, il fit encore merveille, augmentant son avance sur un Level cependant fort ardent.

Une performance excellente fut accomplie par Vietto, déchainé sur la fin du parcours, et qui vient de faire définitivement la preuve qu'il n'était pas « fini » et que l'on aurait encore à compter avec lui au cours de la saison.

Tant mieux ! Il nous était pénible de ne plus voir Vietto au premier plan.

Et n'ayons garde de passer sous silence tous les efforts de Gianello, qui s'effondra, malheureusement, dans la Turbie, c'est-à-dire près du but.

Trois tours d'avance, puis un — le bon — à Archambaud-Guibretière

Si on s'attendait à ça ! Archambaud-Guibretière avec trois tours d'avance à mi-course...

Irrésistibles l'un et l'autre, ils ont, dès les premiers coups de pédale, soulevé l'admiration générale.

Non ! vraiment, on ne pouvait s'attendre à une telle supériorité, quoique Archambaud nous ait affirmé, avant de monter en piste :

— Nous nous sentons bien l'un et l'autre... On peut dire, maintenant, sans craindre le ridicule, qu'ils se connaissent admirablement.

Il est vrai qu'ils avaient eu le temps, durant les Six Jours d'Anvers, d'apprécier leur forme.

Naturellement, Archambaud - Guibretière ne pouvaient avoir la prétention de conserver jusqu'à la fin un tel avantage, d'autant plus que, tout comme eux, Wals-Pellenaers et

Buysse-Billiet sortaient des Six Jours d'Anvers.

Et les Hollandais, notamment, portèrent aux leaders de furieux coups de boutoir. Ils revinrent jusqu'à un tour de Guibretière-Archambaud. Mais là, ils furent stoppés tout net par les deux Français. Il leur restait un tour, le bon... C'était bien suffisant à leur gré.

On comprend ça...

Encore une réunion au Vél' d'Hiv', dimanche prochain, et ce seront les Six Jours, pour lesquels Archambaud-Guibretière se posent, désormais, en candidats sérieux.

Et nous nous abstenons de porter tout jugement sur les battus du Vél' d'Hiv' qui n'étaient pas à Anvers.

Il est si pénible de lutter contre des athlètes qui viennent de terminer une épreuve de Six Jours...

Deux autres vainqueurs sur la route : Aimar et Favalli

DANS Toulon-Aubagne et retour, le Marseillais Aimar a affirmé sa supériorité. Il a triomphé avec cinq minutes d'avance sur Bettini. Ce n'est pas mal...

Mais ce n'est pas une surprise, Aimar étant un spécialiste des courses de début de saison.

En Italie, une autre épreuve sur route était courue, qui revint à Favalli, au sprint, cette fois, sur Olmo, qui retrouve — et l'on doit s'en réjouir — sa forme la meilleure après son accident.

GEO TYZOR.

CROSS COUNTRY

Les crosswomen françaises ont, pour la saison 1937-38, une nouvelle championne : Lily Loth, d'Académia, qui s'est attribué dimanche le titre national après une très belle course.

Mlle Loth, étudiante en médecine, qui court depuis quatre ans sous les couleurs d'Académia, est cette année en très gros progrès. Après plusieurs belles places dans les interclubs, elle s'affirmait il y a quinze jours en se classant seconde au championnat de Paris. C'était jusqu'alors l'une des plus sûres équipières d'Académia avec Guyot, Bouin et Lenoir. Cette formation qui s'avère sur le papier très redoutable fut toutefois battue par celle de l'Alsacienne-Lorraine de Paris, qui conserva son titre. Les sociétaires de l'A.L.P. firent, en effet, une belle course d'équipe prenant la seconde place avec Grunner, la troisième avec Lemonnier, la quatrième avec Trente et la cinquième avec Vincent. Académia groupait ses trois vedettes : Guyot, sixième ; Bouin, septième, et Lenoir, huitième.

Le fait que nous trouvons ces noms nouveaux dans les premières classées indique que le cross-country féminin marque, cette année, un renouveau d'activité et que son recrutement s'élargit.

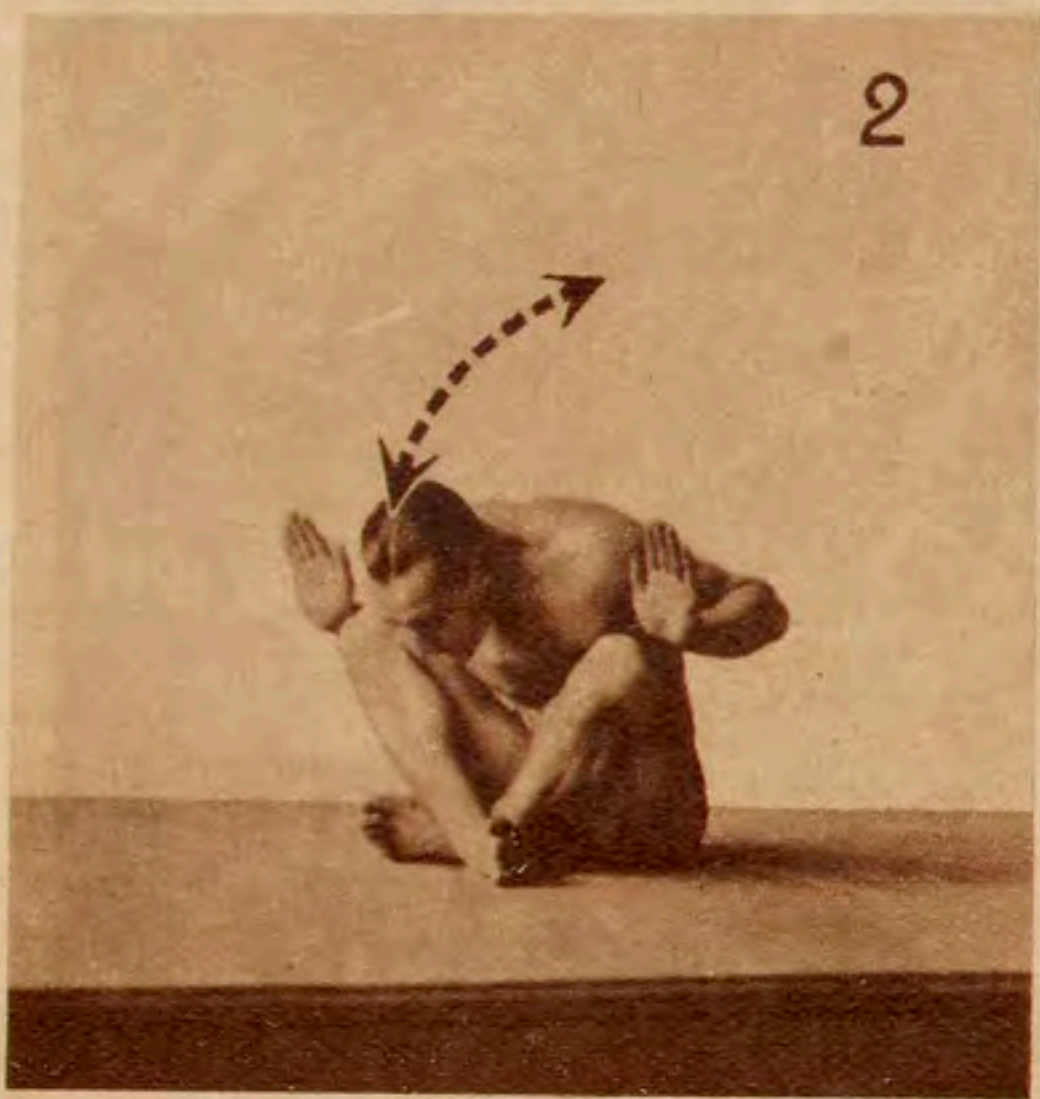
La course fut pour ainsi dire sans histoire, toutes les concurrentes restant groupées jusqu'à une centaine de mètres de l'arrivée où Loth tenta sa chance.

R. M.

L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (10)



Inspiration.



Expiration.

L'inspiration et l'expiration ont toujours retenu l'attention des réformateurs anciens, des conducteurs de peuples et de leurs initiateurs. Les systèmes philosophiques qui, à la longue, se sont transformés en religions comportent tous des préoccupations d'hygiène soit par l'imposition de mouvements rituels, soit par une hygiène alimentaire conditionnée par l'influence climatique des saisons sur l'organisme humain.

Ce que les animaux sentent et observent par « instinct » et que certains « guérisseurs » habiles ont su monnayer par l'administration de « régimes » connus depuis des siècles mais généralement négligés.

Vous connaissez tous les ablutions et les compressions intestinales, par flexions du tronc, pratiquées par les mahométans dans l'accomplissement de rites ancestraux ?

Vous connaissez tous également le souci hygiénique chrétien du « maigre » le vendredi, de la période du carême et du jeûne périodique.

Réfléchissez un instant et transposez ces lois anciennes dans notre temps : vous admettez qu'elles sont toute raison, toute logique.

Aussi bien sont-elles relativement récentes puisqu'elles ont été précédées, dans leurs exigences purement physiques, par les Egyptiens d'Osiris, par les Assyro-Chaldéens des Sargonides, par les Iraniens de Zoroastre, les Phéniciens d'Astarté, par les Grecs de la mythologie sans omettre les Romains, les Gaulois légendaires, la mythologie germanique, les Israélites précurseurs, le brahmanisme, le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme, le shintoïsme !

La recherche de l'entretien physique n'est donc pas particulière à notre époque, mais l'originalité de la « culture physique » moderne est que son créateur en France, M. Edmond Desbonnet, a serré de près le problème, sans autre mysticisme que le respect de soi-même, en offrant le moyen avec le minimum de frais, le minimum de place, le minimum de temps de pratiquer une gymnastique « suffisante » pour l'entretien du sédentaire et du sportif, pour l'apaisement du travailleur manuel, pour la régénération du faible. Tout étant, à l'évidence, question de dosage, de rythme, de contrôle médical.

Il faut croire que la proposition faite par Desbonnet, en 1885, n'était pas dénuée d'intérêt puisque dans de nombreuses revues médicales, de mode, d'hygiène, de loisirs il est question de « culture physique » traitée, d'ailleurs, avec un inégal bonheur. Il y a bien un peu de confusion et d'ingre-

titude, mais qu'importe puisque l'idée fait son chemin.

J'ai indiqué plus haut la nécessité d'un contrôle médical renseignant le néophyte sur sa qualité organique.

Au micro de Radio-Cité, le Dr Chailley-Bert, directeur de l'Institut d'éducation physique de l'Université de Paris, a signalé l'existence de cours spéciaux à l'usage des médecins ou étudiants en médecine.

Réjoignons-nous de cette initiative récente. Elle permettra peut-être de faciliter la création des dispensaires municipaux préconisés par le Dr Richard, à la Société médicale d'éducation physique, comme l'ont réalisée d'ailleurs certaines municipalités parmi lesquelles celle de Châtillon-sur-Seine, avec le Dr Chaye et M. Lucien Barnier.

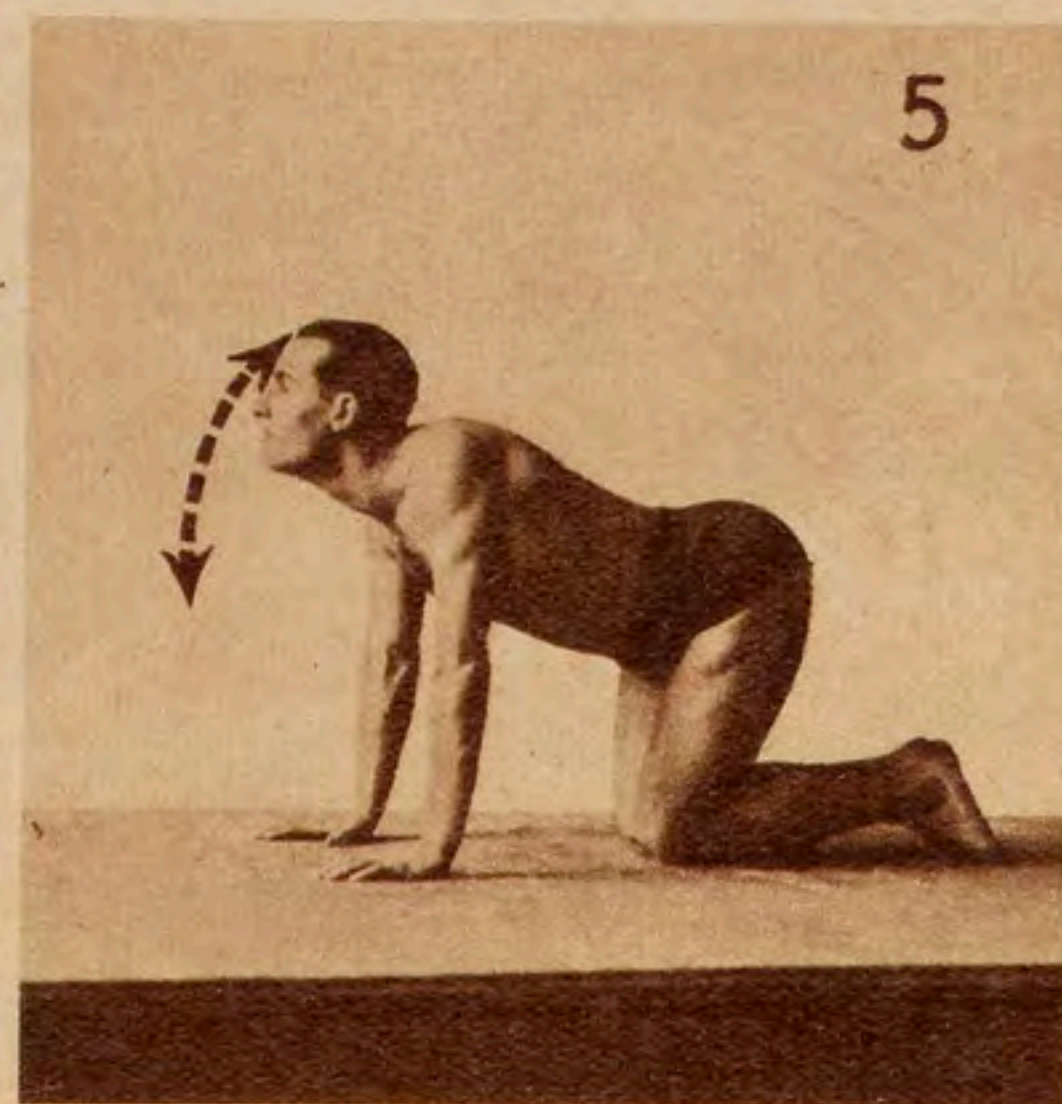
De nombreuses propositions, des quantités de rapports ont déjà été publiés en faveur d'un « Carnet de santé » pour lequel Mme Louise Hervieu mène une campagne émouvante. Il faudra bien qu'un jour nécessité fasse loi et ouvre enfin les yeux de tous.

L'inspiration et l'expiration restant le principal sujet de cet exposé, reportons-nous à nos illustrations offrant différents moyens d'assouplir, chaque jour, les éléments anatomiques appelés à l'action quand la fonction respiratoire est sollicitée par l'effort.

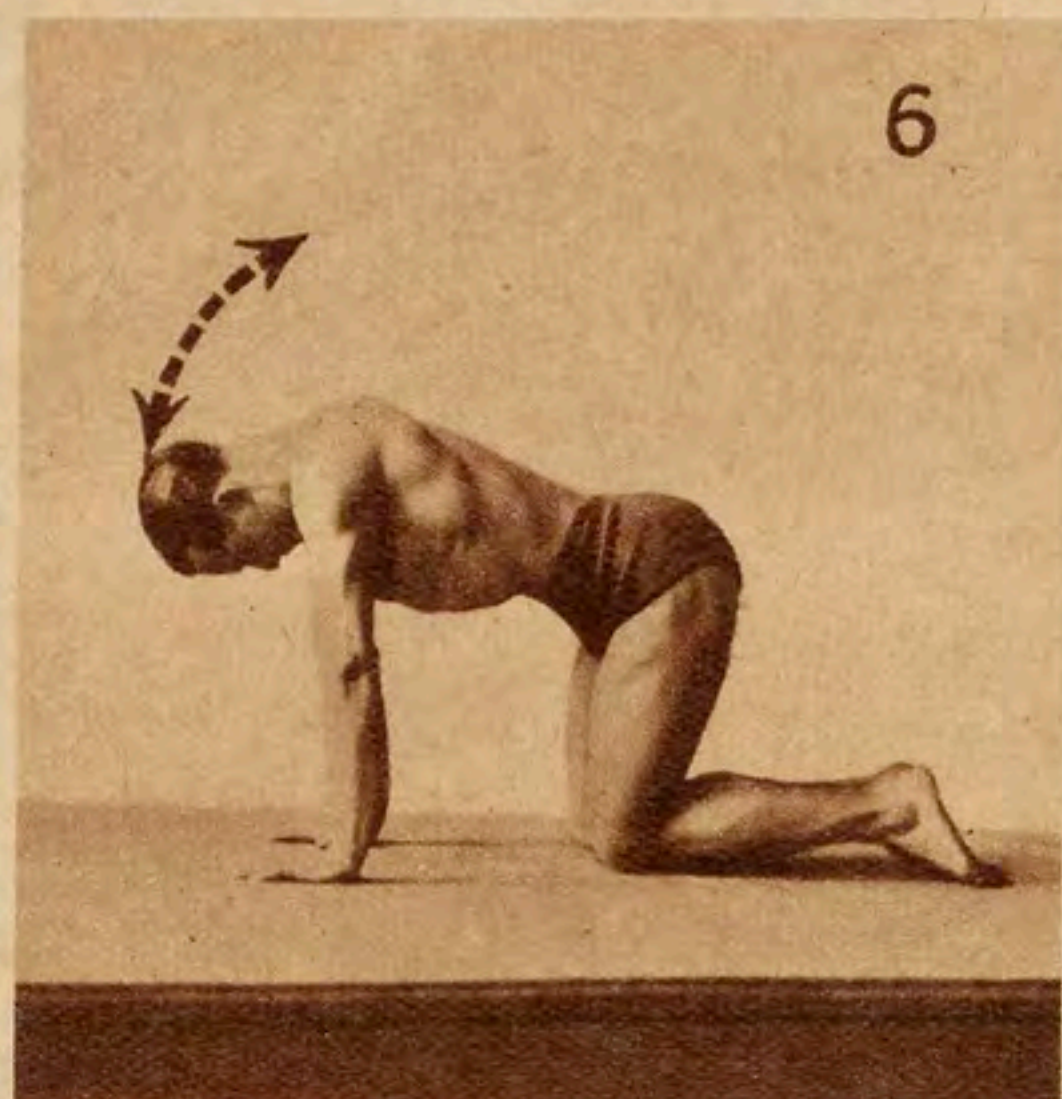
Le numéro 1 évoque un petit bouddha inspiré emplissant ses poumons de l'air nécessaire à l'émission d'une très longue expiration modulée pendant l'attitude numéro 2.

En 3, le dos fixé par le sol, il s'agit d'inspirer en soulevant les côtes le plus possible : travail facilité par l'élongation des muscles pectoraux en fonction de la position des bras allongés dans le prolongement du tronc.

Mais en 4 il faut souffler le plus longtemps pos-



Inspiration.



Expiration.

sible en abaissant les bras, relevant la tête et contractant les abdominaux pour refouler le diaphragme.

Les numéros 5 et 6 vous orientent vers une petite danse du ventre antéro-postérieure : en 5, inspirez en levant la tête et en relâchant les abdominaux ; en 6, baissez la tête en soufflant pendant une contraction abdominale rapprochant le nombril de la colonne vertébrale.

Si vous répétez l'un quelconque de ces exercices une dizaine de fois chaque matin, au lever, et chaque soir, au coucher, vous vous sentirez légers, légers et vous serez, en plus, inspirés, et... bien inspirés !

Ecrivez-nous...

Le coin du docteur

■ **ORTOLI** (Olmecia, Corse). — Vous pouvez faire de la bicyclette, avec prudence toutefois. Quant au football, mieux vaut n'en pas faire. Les petits traumatismes y sont fréquents et impossibles à éviter. Ils pourraient « réveiller » votre affection ancienne, ce qui serait très préjudiciable à votre santé. Un dernier conseil : l'été, n'oubliez pas de faire du bain de soleil.

■ **R. F. M.** (Montargis). — La crampe que vous signalez, crampe localisée d'un seul côté, peut avoir trois causes : une déficience de la circulation ; une insuffisance constitutionnelle musculaire native ; des troubles localisés et d'origine nerveuse. Les détails fournis dans votre lettre ne sont pas suffisants pour établir de façon précise la part qui revient à l'une ou l'autre des causes signalées ci-dessus. Comme le massage n'a rien rendu, veuillez consulter un médecin de votre ville.

■ **RAGOUILLAUD** (Marne). — Il existe des centres de rééducation de l'audition. Dans votre intérêt, et non pas seulement pour le plaisir de faire du sport, vous devriez vous faire examiner tout d'abord par un oto-rhino-laryngologiste.

■ **GABRIEL DURIEUX** (Belgique). — Votre conception est exacte. Il s'agit, sans aucun doute, d'un défaut de croissance. Si vous n'aviez pas pratiqué de sport, l'on aurait pu penser que l'exercice physique vous permettrait de remédier à cela. Comme ce n'est pas votre cas, et étant donné votre âge, il y a peu de chances pour que l'équilibre cherché se produise. Pour compléter la pratique du football, faites, chaque jour, du saut à la corde, avec prédominance d'appel et de réception sur le membre intéressé.

■ **JEAN NICOL** (Nîmes). — Votre lettre sera transmise à notre excellent collaborateur et ami Elie Mercier.

■ **UN HALTEROPHILE**, militaire dans le Sud tunisien. — Il semble

que vous ayez eu une élongation du biceps. Le traitement signalé est bon. A votre libération, si vous ressentez encore de légers symptômes, demandez à vous faire traiter par la diathermie et l'ionisation. Un conseil, en attendant : pendant quatre mois, travaillez en souplesse, ne faites pas d'efforts inconsidérés et brutaux.

■ **DAURIAC** (Dordogne). — Il est évident que votre cas se présente mal en ce sens que votre affection sera longue à guérir et qu'il faudra compter cinq à six mois avant que vous puissiez pratiquer à nouveau le football. Le traitement en lui-même — l'épanchement ayant disparu — est fort simple. Pendant deux mois, ne jamais plier le genou à fond ; pendant les autres mois de « repos », tendre, au moins cent fois par jour, votre jambe en durcissant les muscles de la cuisse ; élever et abaisser lentement le membre intéressé, raidi à l'extrême. Pour activer le traitement, accrocher des poids légers à l'extrémité du pied. Pratiquement, ne recommencer à jouer au football que la saison prochaine. Bien entendu, porter une genouillère dès maintenant.

■ **G. REY** (Millau). — Il convient de préciser que quand nous parlons de la cage thoracique, nous entendons désigner la boîte osseuse à l'intérieur de laquelle sont logés le cœur et les poumons ; il ne s'agit donc pas de l'aspect extérieur qui, lui, peut être faussé par une hypertrophie musculaire (dorsaux et pectoraux). En conséquence, et y compris la natation, tout ce qui provoque une augmentation de la respiration tend à développer ladite cage. C'est le cas de la course à pied, du basket-ball, etc... Citons également l'aviron qui, par son mécanisme de position et de respiration, a un peu la même action que la natation.

En ce qui concerne votre deuxième question, veuillez écrire à Elie Mercier dont vous avez déjà pu apprécier la particulière compétence.

Docteur Ph. Encausse.

■ **Tennisman luxembourgeois**. — Le mieux, pour vous, serait de conclure quelques ren-

contres amicales avec des clubs français, ou de participer à des compétitions ouvertes à tous organisées assez régulièrement en France.

■ **Un Antillais**. — Merci, pour le papillon. Avons transmis à l'intéressé.

■ **Un conscript sportif**. — 1° Le footballeur Ehms d'Antibes est militaire de carrière au 20^e B. C. A. d'Antibes ; 2° Le record du monde du 3.000 m. appartient au Danois Nielsen depuis 1934 avec 8' 18" 6/10. Le record de France fut battu le 10 octobre 1937 par Messner en 8' 30" 6/10. L'ancien record était la propriété de Lefèvre avec 8' 33" 6/10.

■ **Sportif normand**. — 1° Les rencontres figurant au Championnat de France de 3 avril prochain sont les suivantes : Strasbourg-Sète, O. L.-Roubaix, Sochaux-Red Star, Antibes-Lens, R.C. Paris-Cannes, Rouen-Metz, Excelsior-Valenciennes, Marseille-Fives ; 2° Le joueur Ouvray du C. A. Paris fut sélectionné en 1928 contre l'Irlande ; 3° Le siège du F. C. Rouen est 1, place de la Halle-aux-Blés, à Rouen ; 4° Le Club Français qui gagna la finale de la Coupe de France en 1930-31 en battant le S. O. Montpellier par 3 à 0 avait la composition suivante : Sechehaye, Huvier, Parkes, Logez, Hudry, Rigollet, Hennequin, Boros, Mercier, Haas et Miramon.

■ **Marcel Bessière**. — 1° Lense est âgé de 25 ans et est né à Collioures ; 2° Di Lorto est né aux Maritimes le 1^{er} janvier 1911, Courtois à Genève le 30 mai 1912 et Jean Nicolas à Nanterre, le 9 juin 1913 ; 3° Au total des matches France-Italie dont le dernier fut joué à Paris le 5 décembre 1937, l'Italie compte 5 victoires et la France 3. En 1927, France et Italie firent match nul 3 à 3 à Paris.

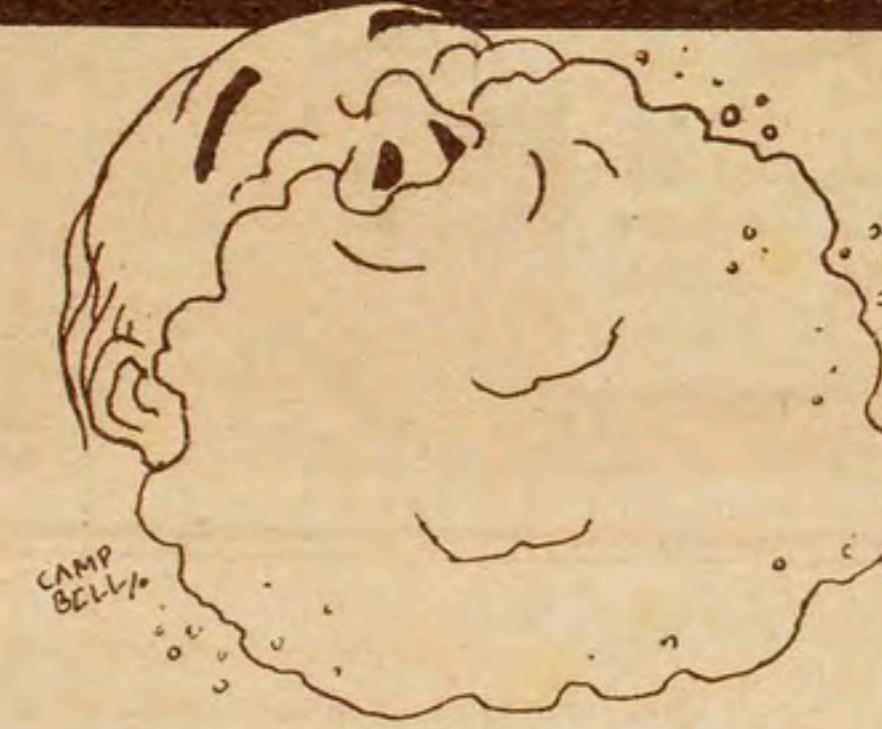
■ **Marcel Chanpreix**. — Cartonnet a triomphé dans la Coupe de Noël à la nage qui a lieu tous les ans au pont Alexandre III, en 1932, 33, 35 et 36. Depuis 1906, date de la création de cette épreuve, les étrangers ont gagné 11 fois, les Français 18.

■ **René Bourdand**. — Tous ces renseignements, mensurations et poids, vous les trouverez dans « Le Code d'Athlétisme de la F. F. A. », 3 fr. 50, au siège, 32, bd Hausmann.

■ **Ricot à Paris**. — Avons pris bonne note de vos désirs, y songerons à la première occasion.

■ **Un sportif breton**. — Le règlement de cette affaire est paru au bulletin officiel

AH! CETTE MOUSSE, C'EST SI AGRÉABLE!



MOI, JE PRÉFÈRE ME RASER SANS MOUSSE!

Et pourtant ils sont d'accord sur ceci : Pour se bien raser il faut une crème à l'huile d'olive.

VOUS ÊTES FIDÈLE À LA CRÈME MOUSSEUSE ? Oui ? Mais avez-vous essayé la seule crème à l'huile d'olive : Palmolive ? Songez à tous ses avantages ! 250 fois son volume de mousse... 10 minutes sans sécher sur la peau... maintient le poil droit sous l'attaque du rasoir... supprime le feu du rasoir... un centimètre suffit. Splendide, n'est-ce pas ? Essayez !

VOUS AVEZ ABANDONNÉ LE BLAIREAU ? Pas d'hésitation ! Adoptez la seule crème sans mousse à l'huile d'olive : Palmolive. Un doigt de crème sur votre visage préalablement mouillé — même à l'eau froide — un léger massage, et le rasoir glisse tout seul. Vous voilà impeccable jusqu'à minuit, avec la peau douce et détendue. Quelle simplicité ! Quel agrément !



VOTRE SATISFACTION garantie!

Achetez bien vite un tube de crème à raser Palmolive — celle que vous préférez ! Employez-en la moitié. Vous serez enchanté ! Sinon renvoyez le tube à moitié vide à Palmolive, 20, rue Vernier. Vous serez remboursé sans discussion !



LES SEULES CRÈMES À RASER À L'HUILE D'OLIVE

OU VA L'AVIATION FEMININE ? ⁽²⁾



Ce
qu'en
pense

MARYSE HILSZ

Je n'avais pas revu Maryse Hilsz depuis son retour à Paris, après sa dramatique disparition qui est encore présente à la mémoire de chacun.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai gravi l'escalier qui sépare son salon de sa chambre. Comment allais-je la retrouver après les heures angoissantes qu'elle vient de traverser ? A-t-elle beaucoup changé ? Son visage porte-t-il les traces des souffrances endurées ?

Je m'étais déjà posé les mêmes questions lors de la visite que je lui avais faite après l'accident du 19 décembre 1936 qui avait failli lui coûter la vie.

Les deux fois, j'ai eu tort.

Les deux fois, je l'ai retrouvée plus en forme que jamais, plus optimiste, plus forte et même plus gaie.

On dirait que les coups durs alimentent son extraordinaire vitalité, à la manière d'Antée qui reprenait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait la terre.

Avant de lui poser la question qui concerne cette enquête, nous avons naturellement parlé de son retour mouvementé.

Je tiens à dire tout d'abord que le matériel ne doit être tenu à aucun degré responsable de l'atterrissage forcé qui a inter-

rompu mon raid. Bien au contraire, le Simon a des qualités de vol inouïes. La faute doit être mise tout entière sur le compte du mauvais ravitaillement. Avec un autre appareil, cela aurait tourné beaucoup plus mal.

— Et avec un autre pilote aussi, sans doute !

— Beaucoup d'éléments divers interviennent.

— A l'aller, ça s'est bien passé ?

— Sauf que je n'avais jamais rencontré un aussi mauvais temps ni surtout d'aussi nombreux orages sur cette ligne. Et, pourtant, ce n'était pas la première fois que je la faisais, cette ligne. C'était la quatrième fois. D'ailleurs, je ne m'en plains pas, tout ce mauvais temps est un excellent entraînement pour un pilote. Et plus il a eu à peiner, plus il est heureux à l'arrivée.

En parlant des obstacles qu'elle a renversés, nous en venons à parler de l'aviation féminine.

— A mon avis, dit Maryse Hilsz, elle est mal partie. Mais à celles qui ont la volonté et la foi, il n'y a rien d'impossible. Elles peuvent triompher sur cette route semée de difficultés.

— A quoi tiennent ces difficultés ?

— Elles sont créées, en grande partie, par le fait que les matériels mis à la disposition des équipages féminins sont de plus en plus rares. Tous les appareils intéressants sont à la disposition des militaires, et c'est tout à fait naturel. Qu'est-ce qui reste comme avions de raids et de records ?

« Il reste, à l'heure actuelle, une seule firme non nationalisée qui sort des appareils intéressants à l'usage de l'aviation privée. Son nom est sur toutes les lèvres, mais, du fait que ses appareils ont déjà battu presque tous les records, la question de la publicité l'intéresse moins et une femme championne d'aviation n'a plus, avec cette firme, les mêmes chances de se faire confier un appareil qu'elle aurait avec une firme ayant encore besoin de publicité. »

— Oui, mais il reste les maisons privées qui produisent des appareils de petites cylindrées.

Maryse Hilsz ne peut s'empêcher de sourire :

— D'accord. Mais est-ce que vous considérez sérieusement la petite cylindrée comme étant de l'aviation ? C'est un moyen. Ce n'est pas une fin.

— Alors, l'aviation féminine ?

— Doit attendre pour se manifester qu'on lui en donne l'occasion.

» A l'heure actuelle, il ne faut pas cacher qu'elle connaît énormément de difficultés : difficulté budgétaire, tout d'abord. Si une femme pilote, qui n'a pas de fortune personnelle, ne réussit pas à gagner sa vie avec

l'aviation, il faut qu'elle exerce un autre métier à côté. Et si l'on fait deux choses en même temps, dans la plupart des cas on les rate toutes les deux... surtout quand l'une des deux est si absorbante et si passionnante qu'il faut s'y donner entièrement.

— Et l'aviation populaire ? Les femmes se plaignent d'en être exclues. D'après vous, ces revendications sont-elles justes ?

— L'aviation populaire en est à ses débuts. Les crédits ne peuvent être illimités. Il est normal que l'on ait commencé par les hommes. En cas de guerre, c'est d'eux tout d'abord qu'on aura besoin. Je ne crois pas beaucoup à l'avenir de la guerrière... Mais, pendant que les hommes sont aux premières lignes, pourquoi les femmes ne tiendraient-elles pas l'emploi de moniteurs à l'arrière ? Ou celui de réceptionnaires ? Et l'aviation sanitaire ? Je crois, en période de conflit, que l'aviation sanitaire serait le véritable rôle de la femme pilote pour la plupart des cas.

— Et en temps de paix ?

— Si elle a vraiment la foi et la volonté, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'arrive pas à faire ce que font les hommes. Mais, dans une carrière déjà si encombrée, celle de l'aviation, dans une carrière où même les hommes ne trouvent parfois pas de travail, il reste bien peu de place pour les femmes.

— Autre chose. Une femme peut-elle gagner sa vie en gagnant des primes de rallies et de records ?

— Les rallies, généralement, rapportent des coupes plus ou moins artistiques...

» Je vais vous citer un exemple : pour un rallye où j'ai dû assurer moi-même l'avion que je pilotais, sans quoi on ne me l'aurait pas prêté, et pour lequel j'ai dépensé cinq cents litres d'essence — vous connaissez le prix de l'essence, faites le calcul — j'ai gagné une coupe de 3.000 francs. »

— Et les meetings ?

— C'est autre chose : la saison des meetings dure environ cinq mois par an. Et encore, cinq mois, c'est un grand maximum. Celles qui ne disposent pas d'une mise de fonds nécessaire pour posséder un avion personnel et pour s'entraîner n'ont aucune chance d'y participer. Or, l'entraînement à l'acrobatie coûte très cher parce qu'il doit être intensif pour donner des résultats. L'équipement spécial du matériel permettant le vol acrobatique coûte très cher également. Il faut s'estimer heureuse si les cachets des meetings remboursent tous ces frais.

— Conclusion ?

— Celles qui aiment les difficultés, toutes sortes de difficultés, la lutte, toutes sortes de luttes, peuvent essayer de tenter leur chance dans cette carrière.

(A suivre.)

ALEXANDRA PECKER.

...nous répondrons ici

de la Fédération Française de Football Association. Seule cette dernière pourrait vous dire si l'affaire aura des suites.

■ R. P. A. à Pau. — 1^o Jules Cadenat fut sélectionné pour la première fois en 1910 contre l'Ecosse et l'Angleterre. En 1911, il joua contre le Pays de Galles et l'Irlande, en 1912, contre le Pays de Galles et l'Angleterre, et en 1913 contre l'Irlande ; 2^o Adolphe Jauréguy fut sélectionné pour la première fois en 1920 contre l'Ecosse et pour la dernière fois en 1929 contre l'Angleterre ; 3^o Le Championnat de France militaire de rugby à quinze fut gagné en 1937 par le 28^e Génie de Montpellier qui battit en finale le 16^e R. A. D. A. de Clermont-Ferrand par 8 points à 6 ; 4^o L'an dernier au Parc des Princes, la France rencontrant l'Allemagne battit cette dernière par 27 points à 6.

■ Basketteur en herbe. — 1^o Un terrain de basket-ball doit être rectangulaire, ferme et bien nivelé. Ses dimensions maxima sont : 28 m. 50 X 15 m. ; minima : 24 m. X 13 m. Le cercle du centre doit avoir 61 centimètres de rayon. Les panneaux ont 1 m. 83 de largeur et 1 m. 22 de hauteur. Ils doivent être placés à 61 centimètres des lignes de but. Le diamètre intérieur des cercles des paniers doit être de 46 cm. ; 2^o Le premier Championnat de France de basket-ball organisé par la F. F. B. fut gagné en 1920 par le Stade Français.

■ Un admirateur du F. C. Sète. — 1^o Di Lorto fut au cours de la saison notre meilleur gardien de buts ; 2^o Il n'y a pas de classement des gardiens de buts français, mais parmi les meilleurs, nous pouvons vous citer : Di Lorto, Lense, Gonzales, Da Rui, etc. ; 3^o L'ancien demi-centre du F. C. Sète Bukovi est retourné dans son pays d'origine et est actuellement entraîneur d'une équipe roumaine ; 4^o Koranyi fut, il y a quelques années, international amateur hongrois.

■ Un Picard. — Le footballeur Mercier est âgé de 21 ans et fait actuellement son service militaire, quant à Sharmath, il est né en 1907.

■ Futur Di Lorto. — Nous ne donnons pas d'adresse personnelle, écrivez au R. C. Strasbourg, M. Zinneister, nouvelle Bourse du Commerce, à Strasbourg, qui vous fournira tous renseignements.

■ R. L. — Il n'est pas à notre connaissance qu'un joueur dénommé Jean Ouvrard figure comme « portier » au F. C. Nancy.

■ Un futur Schallien. — 1^o N'importe qui parmi les sportifs schalliens ou un joueur

du club local vous indiquera la maison qu'habitait ce joueur lors de son séjour à Montbéliard ; 2^o Ni les gants, ni la casquette ne constituent un attribut obligatoire dans l'équipement du gardien de buts.

■ A. C. Reys. — 1^o Vos mensurations sont excellentes, mais comment vous dire que tel sport vous conviendrait mieux que tel autre. Adhézerez à un club, prenez conseil de ses spécialistes, ou de moniteurs qui vous conseilleront très utilement ; 2^o Les prochaines rencontres de Max et Rudy Baer ? Nous croyons que tout dépend surtout des organisateurs et des recettes possibles.

■ Charles B. Hart. — 1^o C'est avec plaisir que nous vous recevrons à « Match » lors de votre visite à Paris ; 2^o Au programme de la journée du 3 avril figurent des demi-finales de la Coupe de France de football, dont la composition des matches n'est pas encore prévue.

■ Rina David. — Antonin Magne est né à Ytrac le 15 février 1904. Son palmarès est des plus complets et comporte des victoires dans les plus grandes courses, y compris le Grand Prix des Nations, le Tour de France, le Championnat du monde. Vous assurer que Tonin courra le Tour de France cette année me semble bien prématuré. Rien n'est encore décisif à ce sujet.

■ Un lecteur, Jean Dubois. — Le 2 juillet 1921 à Jersey-City Georges Carpentier rencontrant Jack Dempsey pour le titre de champion du monde toutes catégories fut battu par k. o. au 4^e round.

■ Dudule et Totor. — 1^o Le Tour du Sud-Ouest 1937 eut lieu du 8 au 13 juin. La première étape fut gagnée par Boudé, la 2^e par Piboul et Louviot, la 3^e par Ramos, la 4^e par Demetrio, la 5^e par Troch et Piboul. Au classement général Raymond Louviot triompha devant Bettini et Granier ; 2^o L'épreuve que vous nous signalez est le Circuit d'Angoulême, couru du 8 au 15 août en 8 étapes et qui devait revenir à Le Calvez ; 3^o Edgar de Caluwé participa en effet au Tour d'Allemagne 1937, qu'il termina huitième du classement général ayant, entre autres, remporté la 7^e étape.

■ Un coiffeur sportif, S. — 1^o Vous trouverez toute cette longue énumération dans « Vélo 38 » ; 2^o Robert Charpentier et André Leducq n'ont pas renoncé aux compétitions, il est fort possible que vous les voyiez courir sur route en 1938 ; 3^o Non Charles Pélissier et Rafael di Pocco n'ont aucun lien de parenté ; 4^o Pierre Cogan est actuellement militaire mais espère bien être au départ

des grandes classiques de 1938 ; 5^o Ne donnons pas d'adresses personnelles, écrivez-nous, ferons suivre.

■ Assoupta. — 1^o Les derniers succès interprétés par Tino Rossi dans « Naples au Baïser de feu » sont : Ecoutez les mandolines, Rien qu'un Chant d'amour, Mia Piccolina, Tarentella, Santa Lucia et O'Catari ; 2^o Ce joueur pratiquait auparavant dans l'équipe de l'A. S. Villeurbanne.

■ Toto footballeur. — 1^o Mattler a été sélectionné 34 fois et Delfour 40 ; 2^o Langiller qui fut sélectionné comme international dans France-Italie jouait pour la 30^e fois dans une équipe de France, il est né le 2 juin 1908 à Paris ; 3^o Casenave est âgé de 24 ans, Mattler de 32 ans, Delfour de 31 ans, Courtois de 26 ans, Jean Nicolas 25 ans ; 4^o L'an dernier dans le tournoi triangulaire : armées française, belge et britannique, l'armée française fit match nul avec l'armée belge 1 à 1 et battit les Britanniques par 6 buts à 0. Notre onze avait la formation suivante : Bainbridge, Dutilleul, Meresse, Payen, Gabrillargues, André, Mathé, Beck, Bigot, Asnar et Waechter.

■ Jules Wilbert. — 1^o Il est vraisemblable que la finale de la Coupe du Monde de football ne sera pas disputée à Colombes, les agrandissements du stade ne pouvant être prêts pour cette date. Fort probablement cette importante rencontre sera disputée au Parc des Princes ; 2^o Dans la seconde Coupe du Monde qui eut lieu en Italie du 27 mai au 10 juin 1934, la France fut battue et éliminée par l'Autriche à Turin en 8^e de finale par 3 buts à 2 après prolongation.

■ Mis O' Pouan. — 1^o Clément Duhour qui chante actuellement dans un théâtre parisien ne fait qu'une seule et même personne avec l'athlète qui fut champion de France du lancement du poids ; 2^o Un joueur de rugby à treize ne peut jouer dans une équipe de rugby à quinze et à plus forte raison si, comme vous nous le signalez, il est radié par la F. F. R.

■ Louis R. à Lyon. — Camusso qui vient de gagner le Critérium du mont Agel est né le 8 mars 1908 : Blanchonnet, le 23 décembre 1903 ; Di Pocco, le 7 juin 1908 ; Martineti, le 3 octobre 1903.

■ Sportif abonné de « Match ». — Vous avez tort de ne pas admettre la réalité de cette performance qui fut accomplie avec tous les contrôles d'usage. Notre compatriote René Menziès âgé de 48 ans a en effet parcouru du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre

94.800 kilomètres à bicyclette en roulant chaque jour. Cela représente 259 kilomètres par jour et ne rend que plus beau l'exploit réalisé par notre compatriote.

■ Anne D. — L'aîné des trois frères Pélissier était Henri, né le 5 juillet 1890 à Paris. Henri Pélissier fut tué accidentellement en 1936 dans sa villa de la vallée de Chevreuse.

■ Gérard Juin. — 1^o L'équipe du Racing Club de Paris qui joua ce match de championnat avait la composition suivante : Hiden, Cathelain, Diagne, Banide, Jordan, Louis, Ozanne, Zivcovitch, Couard, Veinante, et Mathé ; 2^o L'équipe de France qui rencontra l'Italie était formée de : Di Lorto, Casenave, Mattler, Bourbotte, Fosset, Delfour, Courtois, Heisserer, Nicolas, Veinante et Langiller ; 3^o Vous trouverez tous les palmarès et renseignements sur le football dans « L'Annuaire du Football », 5 fr., 27, quai des Grands-Augustins ; 4^o Avons fait le nécessaire et vous ferons parvenir le numéro 610.

■ X. Wihert. — Le match Europe centrale contre Europe de l'Ouest de football fut disputé à Amsterdam le 20 juin 1937 et gagné par l'Europe Centrale par 3 buts à 1. Cette équipe avait la formation suivante : Oliveri (Italie), Sesta (Autriche), Schmaus (Autriche), Rava (Italie), Serantoni (Italie), Andreolo (Italie), Lazar (Hongrie), Sas (Hongrie), Meazza (Italie), Piola (Italie), Sarosi (Hongrie), Nagedly (T. S.). Un seul Français, Delfour, fut sélectionné dans l'équipe de l'Europe de l'Ouest.

■ Nicolas M. à Rennes. — 1^o Tony Canzoneri est né à la Nouvelle-Orléans le 6 novembre 1905. C'est le 10 mai 1935, à New-York, en battant Lou Ambers aux points en 15 rounds qu'il devint champion du monde des poids légers ; 2^o Nous vous conseillons : « Le Rugby », par Galia, 5 fr., à la Librairie des sports, 10, fg Montmartre.

■ Marande. — 1^o Dans le cas que vous nous citez et en règle générale, aucun but ne peut être acquis tant que le ballon n'aura pas fait un tour sur lui-même, c'est-à-dire, 0 m. 70 ; 2^o Ne pouvons vous communiquer dans ces colonnes le salaire maximum d'un joueur professionnel, tout dépend de la classe de ce dernier et du club dans lequel il pratique.

■ X... Paris. — Elie Mercier a publié, dans l'Encyclopédie des Sports, « De l'Hérédité de l'Education physique », à la Librairie de France, dans le Traité d'Education physique du professeur Labbé, « les Gymnastiques culturelles », chez Gaston Doin et Cie, et « l'Education physique par l'Athlétisme », à la F.F.A., 32, boulevard Haussmann. Par contre, « l'A.B.C. de la culture physique » n'est pas éditée et paraît en exclusivité dans « Match ».

■ Amateur de ballon ovale. — Les joueurs suivants de l'équipe de France de rugby à

13 sont âgés de : Chaud, 32 ans ; Noguères, 25 ans ; Rouzier, 25 ans ; Bes, 25 ans ; Petit, 33 ans ; le benjamin en est Dauger, âgé de 18 ans et le plus âgé Guiral, 33 ans.

■ Futur Langilliot. — 1. Vous pouvez vous procurer : « Le Football simplifié », au prix de 7 fr. 50, aux Editions P. F., 65 bis, rue de Miromesnil, à Paris. 2. Thépot qui travaille dans l'Administration continue à pratiquer mais ne dispute plus les grandes rencontres ni les championnats.

■ Lucien, Un artilleur footballeur, Deux amies d'Archambaud, Ginette et René Noella, Roger Sechet, Paulette, S. B. à Dijon, René Huzet, Admireur de Bessero, Tennisman luxembourgeois, avons transmis aux intéressés.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

R.L.D.



VOUS
qui poursuivez un rêve

VOUS
qui souhaitez un
meilleur destin...
ne laissez pas passer
VOTRE CHANCE

Prenez le
BON BILLET
de la

LOTERIE
NATIONALE

IMPRIMERIE SAPEL

98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

TOUTE LA COUPE
DE FRANCE



Honneur aux skieurs de France !
Aux championnats du monde de
ski, à Engelberg, notre Emile Al-
lais a remporté la palme une se-
conde fois. La veille, le benjamin
de l'équipe de France, James Cout-
tet, de Chamonix, avait brillam-
ment gagné le championnat de des-
cente. Voici James Couttet sou-
riant après sa merveilleuse vic-
toire. Pensez donc, il n'a pas dix-
sept ans et le voici champion !